U d'/of OTTAWA
39003002341906

CE

Les Espagnols

[illegible]

La Dot Fatale

Quatrelles

Rompons

Un Chapeau

Cantel

PAGES INTIMES

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

PAGES INTIMES, poésies, ouvrage couronné par l'Académie française. 4e édition. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 »

LES OUVRIERS, drame en un acte, en vers, représenté sur le Théâtre-Français, ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. gr. in-18, 6e édition. . . . . 3 »

POUR LES BLESSÉS, scène dramatique, en vers, représentée sur le Théâtre-Français. In-8, 3e édition. . . . . » 50

LES PIGEONS DE LA RÉPUBLIQUE, poésie récitée a la Comédie-Française par Mlle Favart. Gr. in-18. . . . . » 50

BON JOUR, BON AN! compliment lu à la Comédie-Française, le 1er janvier 1871, par M. Coquelin. Gr. in-18. . . . . » 50

HENRI REGNAULT, poésie récitée à la Comédie-Française, par M. Coquelin. Gr. in-18. » 50

POËMES POPULAIRES, 1 vol. gr. in-18. . 3 »

Sous presse :

PENDANT LA GUERRE, poésies. 1 vol. gr. in-18.

Paris. — J. CLAYE, imprimeur, 7, rue Saint-Benoît. — [638]

EUGÈNE MANUEL

PAGES INTIMES

POÉSIES

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUATRIÈME ÉDITION

L'Aveugle. — Discrétion.
Le Rosier. — Le Déménagement. — Le Soufflet.
Immaculée. — Le Modèle.
Histoire d'une âme, etc.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXXI

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2347
.M2P3
1871

AU LECTEUR

Sous la mousse et sous les roseaux
L'avez-vous parfois rencontrée
La petite source ignorée,
Connue à peine des oiseaux?

De ses invisibles réseaux
Nul ne suit la trame azurée;
Nul ne s'informe où vont ses eaux
Dans la forêt désaltérée.

Longtemps elle court sans dessein;
Un jour, on lui creuse un bassin :
Lecteur, vous achevez l'histoire!

A travers bois ma source fuit;
Elle est humble et fait peu de bruit;
Mais elle est pure : on y peut boire.

I

LE DERNIER DOUTE.

O secrète misère, impuissance d'écrire!
Je sens, je vois, je veux, et demeure incertain.
Que faut-il conserver, et que dois-je proscrire?
Et comment discerner l'argent pur de l'étain?

L'image qui me plaît, la forme qui m'enchante,
Les sons harmonieux, les tableaux éclatants,

Héroïsme, vertu, beauté, grâce touchante,
Tout ce que je devine et tout ce que j'entends :

J'espérais tout noter, tout redire et tout rendre ;
Et quel n'est pas, hélas ! mon long étonnement
Lorsque, de ces hauteurs obligé de descendre,
Je mesure ma chute et mon abaissement !

Contre les mots, les sons, quelle lutte s'engage !
La matière résiste et l'esprit se débat.
L'idéal veut parler, sans trouver son langage ;
Et le cerveau brûlant s'épuise en ce combat.

La parole est en moi le rebut de mon âme.
L'œuvre, avant que d'éclore, a lentement grandi
Je prépare ma plume, et tout s'est refroidi :
La cendre ne dit pas les secrets de la flamme.

1865.

II

AU SOUVENIR

DE JULES LOVY, JOURNALISTE.

J'avais douze ans : c'est toi qui le premier m'appris
L'art de faire des vers et d'en goûter le prix ;
Toi qui me fis aimer cette sainte chimère,
Maître de mon enfance, ô frère de ma mère !
Et qui, tirant dès lors un présage imprudent

Des sons mal assurés que j'allais accordant,
Secondas un penchant que la raison réprime!
Heureux, tu m'enseignais à marier la rime,
A compter sur mes doigts l'honnête alexandrin,
A disposer déjà la strophe ou le quatrain,
A trouver, comme toi, que le vers, pour qui l'ose,
Dit mieux les mouvements de l'âme que la prose,
Et, d'un trait plus aigu pénétrant dans le cœur,
Y laisse un souvenir marqué de sa vigueur.
Peut-être que sans toi, rude et mal exercée,
Mon oreille de sons n'eût pas été bercée;
Peut-être que sans toi je n'aurais jamais su
D'un vers industrieux tramer l'humble tissu.
Et j'assemblais des mots, et, trop docile élève,
Ma pensée, à ces jeux, s'habituait au rêve,
Et j'aimais le silence, et fuyais tous les bruits.
Comme une jeune greffe a quelques maigres fruits,
Je produisais, enfant terrible de la Muse,

De ces vers maladroits dont un père s'amuse,
Qu'à peine en rougissant on relit d'un coup d'œil,
Et qu'à la flamme un jour condamne notre orgueil!

Tu soutenais l'effort de ma voix incertaine
En m'expliquant tes dieux, Horace et la Fontaine;
Et quinze ans, pour nous seuls, poëtes fraternels,
Nous chantâmes ensemble aux banquets paternels,
O naïves chansons, mortes sitôt que nées!

Tu n'es plus, vieil ami de mes jeunes années,
Mais, plus jeune que moi, plus gai, plus confiant,
Obscur et satisfait, et jamais n'enviant
Ceux qu'un destin meilleur caressait sur ta route!
Ta lèvre n'a connu les regrets ni le doute;
Et tu n'auras pas vu ton morose écolier,
De la mélancolie hôte trop familier,
D'une ligne de deuil encadrer ses tablettes!

Je voudrais parfumer de quelques violettes
Ton image si chère et tout ton souvenir;
Retarder sur ton nom l'oubli près de venir,
Et t'offrant, mais trop tard, ô mon aimable maître,
Les moins amers des fruits qui sans toi n'ont pu naître,
Consacrer à ton ombre, autant que je le puis,
Et le peu que je laisse, et le peu que je suis!

1865.

III

ASCENSION.

A J....

Près de mon pied plus sûr pose tes pas timides :
Ces pins touchés des vents ont d'ineffables voix.
N'as-tu pas besoin d'air? Vers ces pentes rapides
Marchons! il faut gravir, touristes intrépides,
Jusqu'à la cime que tu vois.

Suivons la cascade sonore,
— Encore, encore! —

Cherchons la source de ce flot
Encor plus haut!

J'aimai toujours les monts : plus jeune et plus agile,
J'ai parcouru jadis ces sentiers odorants;
J'ai dormi sous les toits ou le pâtre s'exile,
Et mesuré de près, sur un appui fragile,
Le sombre abîme des torrents.

Ces sommets que l'azur colore,
— Encore, encore! —
J'en veux avoir le dernier mot,
Encor plus haut!

Aromes des forêts, vous enivrez ma tête!
Vois, le chemin plus doux s'attarde à ce gazon :
Essayons de ces bois la facile conquête.

Oh! ne descendons pas! j'en veux toucher le faîte,
Pour embrasser tout l'horizon.

Dans la brume qui s'évapore,
— Encore, encore! —
Des brebis j'entends le grelot
Encor plus haut.

Mais devant nous s'allonge une côte nouvelle,
Et le chemin franchi n'est qu'un sommet trompeur.
En un chaos de rocs le granit s'amoncelle;
Au-dessus fuit la cime où la neige étincelle :
Prends ma main, si tes yeux ont peur.

Où nous arrivons, je l'ignore.
— Encore, encore! —
Courage! nous serons bientôt
Encor plus haut.

De gradins en gradins, aux pentes dépassées
Tout ce qu'on a d'impur demeure, et la vertu
Se dégage du fond des âmes oppressées ;
Cet air plus généreux qui souffle en mes pensées,
Comme moi le respires-tu?

Mais la cime à cent pas se dore ;
— Encore, encore ! —
Le ciel est pur, le soleil chaud :
Encor plus haut !

Torrents, rochers confus, forêts et pâturages,
Nous avons contemplé vos étranges beautés ;
Nous avons traversé la zone des orages,
Et de ces pics glacés, unissant nos courages,
Foulé les sommets dévastés.

Divin tableau que l'œil explore !
— Encore, encore ! —
Tentons cette crête à l'assaut,
Encor plus haut !

Le niveau de notre âme est trop bas sur la terre !
Il faut monter encore, il faut monter toujours !
Monter comme l'oiseau qui cherche la lumière,
Monter comme l'encens, monter comme le lierre
Jusqu'aux derniers créneaux des tours.

Sainte liberté que j'adore !
— Encore, encore ! —
Nous approchons du terme : il faut
Monter plus haut !

Confondus et tremblants, nous voici sur le faîte,
Et quelque chose manque à notre obscur désir :

Même au sommet des monts où notre orgueil s'arrête,
Nous soupirons tout bas, et nous levons la tête
Vers un but qu'on ne peut saisir.

O monde inconnu que j'implore!
— Encore, encore! —
Cherchons la sphère où l'âme éclôt,
Encor plus haut!

Glaciers de Lagrave, 1863.

IV

LA MORTE VIVANTE.

A MON AMI D. L. GILBERT.

Lentement elle est morte, et nous l'avons tous vue,
La belle et sainte femme au sourire glacé,
Errer dans ses salons ainsi qu'une statue,
Forme déjà pareille aux ombres du passé!

Que ses traits étaient purs! Sa chevelure noire
En deux bandeaux épais pressait son front charmant:

Moins pâle était la cire, et moins ferme l'ivoire ;
Nul pli n'y trahissait son intime tourment.

Elle avait à la mort fait le grand sacrifice,
La priant seulement de venir pas à pas.
Tous les jours, goutte à goutte, épuisant le calice,
Elle avait sa visite, et lui parlait tout bas.

On voyait remuer sa lèvre violette,
Qui murmurait alors des mots mystérieux.
Son regard commentait la parole incomplète :
Le secret de la mort éclatait dans ses yeux.

Elle vivait d'adieux depuis bien des années,
Attendant le signal, un pied dans le cercueil ;
Elle ne comptait plus le temps que par journées,
Toujours en noir, portant déjà son propre deuil !

Seuls, ses fils retenaient ici cette ombre vaine,
Jusqu'au jour où, voyant l'avenir affermi,
Elle ôta de son front la dernière verveine,
Et laissa retomber son visage endormi.

Hier, avec respect nous l'écoutions encore;
Ce matin, la poussière a cessé de souffrir.
Et, comme un dernier grain d'encens qui s'évapore,
La noble créature a fini de mourir.

Et dans le même instant l'âme a fini de naître;
Dans le dernier sourire elle a dit : Sans adieu !
Dans la dernière extase elle s'est fait connaître,
Et dans le dernier souffle elle est montée à Dieu !

Mai 1861.

V

LA CHOSE AILÉE.

A MON AMI G. VAPEREAU.

Le poëte est comme un enfant :
Il aime ce qu'on lui défend,
Ce qui l'amuse;
Il dit au réel : « A demain ! »
Et vous prend le plus long chemin
Avec la Muse.

Entre son rêve et son devoir
Son âme faible et sans pouvoir
Penche inégale.
S'il a ses loisirs préférés,
Moins paresseuse dans les prés
Est la cigale.

Il veut des sons et des couleurs,
Il a des cris, il a des pleurs
Et des colères;
Mais ses fureurs d'enfant gâté,
Comme les orages d'été,
Sont passagères.

Qui sait, quand il rêve sans bruit,
Ce qu'il change, ce qu'il détruit
Et ce qu'il fonde ?

Il fait au bon Dieu la leçon,
Et vous arrange, à sa façon,
Un autre monde.

Il s'éprend comme un jouvenceau :
Un doux profil sous un berceau,
Un bras qu'on donne,
Deux petits pieds sur le gazon
Lui feront perdre la raison
Tout une automne.

La richesse a pu le tenter;
Mais il faut, pour le contenter,
Si peu de chose!
Son pauvre esprit aventureux
A beau gémir, il est heureux
Pour une rose.

Il chante, et le monde est son bien,
Mais, pour chanter, une ombre, un rien
Va lui suffire.
Il aime, et ce cœur affamé
Ne demande au visage aimé
Que son sourire.

Et, s'il voit pleurer un passant,
Femme, vieillard, adolescent,
— Faiblesse ou charme, —
Oubliant la gloire et l'amour,
Il sera triste tout un jour
Pour cette larme.

Sa gaîté n'est qu'un vague éclair,
Et, comme la fusée en l'air,
Elle retombe.

Fidèle au deuil de tous les siens,
Il a de sombres entretiens
Avec la tombe.

Un mal sans nom trouble son cœur;
Même il donne au bon sens moqueur
La comédie.
Il faut le plaindre, il faut souffrir,
Sans espérer de la guérir,
Sa maladie.

Est-ce un remords qui le poursuit?
A-t-il, dans l'ombre de la nuit,
Commis un crime?
Non; mais son cerveau tourmenté,
Pour la tristesse ou la gaîté,
Cherche une rime!

Le livre qu'il voudrait finir,
Il le consacre au souvenir
De chaque année;
Les yeux mouillés, les doigts tremblants,
Il pose entre les feuillets blancs
La fleur fanée.

Il veut laisser à ses amis
Tous les secrets qu'il aura mis
De page en page;
Il prend la plume, il est tout feu;
Plus de paresse! Il a fait vœu
D'être enfin sage.

Il fera vivre dans ses vers
Ce petit coin de l'univers
Qu'il leur dévoile;

Au travail il a consenti :

Vous le croyez? Il est parti

Pour une étoile!

VI

L'AVEUGLE.

Sur un des ponts de la cité,
Où coule à flots la foule active
Est assis, hiver comme été,
Un vieillard à mine chétive.

Je l'aperçois sur mon chemin,
Par le vent, la pluie ou la neige :

Un flageolet est dans sa main ;
Un auvent de cuir le protége.

Il est aveugle : son regard,
Scellé sous ses paupières closes,
N'a plus même rien de hagard
A promener sur toutes choses.

Son âme est, comme en un tombeau,
Dans des profondeurs enfouie;
Jamais par la splendeur du beau
Sa face ne fut éblouie.

L'enfant qui s'arrête à le voir
A son soleil ne fait point d'ombre;
Pour lui, le monde, c'est du noir,
Comme au naufragé la mer sombre.

Ni reflet vague, ni lueur :
A fond de cale est sa pensée ;
Rien que le jour intérieur
Pour éclairer la traversée !

Impassible sous son abri,
Il promène ses longs doigts maigres,
Et de loin son air favori
M'arrive à l'oreille en sons aigres.

Cet air autrefois m'a bercé :
La simplicité m'en est chère ;
Mais qu'il est triste, ainsi faussé !
C'est : « Que ne suis-je la fougère ! »

Pauvre vieillard, aveugle-né,
Comprends-tu ta chanson naïve,

Toi dont jamais l'œil étonné
N'a vu forêt, campagne ou rive?

« Que ne suis-je!... » Ah! tu ferais mieux
D'être le brin d'herbe qui pousse,
Ou bien l'insecte au vol joyeux
Qui vient s'ébattre sur la mousse!

Pour toi, la nature est un mot
Plein de promesse et de mystère :
L'ombre et la nuit, voilà ton lot.
Dans ta prison, dors solitaire!

Parfois ton aspect m'a rempli
D'inquiétude et d'épouvante;
Je n'ai pu te couvrir d'oubli,
Sphinx de chair, énigme vivante!

Sur ce pont j'ai passé souvent,
Depuis ma lointaine jeunesse,
Hâtant le pas ou bien rêvant,
Dans la joie ou dans la tristesse.

J'y passai, fier de mes vingt ans,
Qui me parlaient d'indépendance,
Jours de folie, heureux instants,
Qui me font sourire à distance!

J'y passai le jour où la mort,
Ami, dans mon cœur fit un vide,
Quand je suivais avec effort
Ce char qui t'emportait livide!

J'y passai le jour où, frappé
Par l'abandon d'une infidèle,

J'effeuillai, sombre et détrompé,
Cette fleur qui me parlait d'elle !

J'y passai quand la liberté
Secoua mon indifférence ;
Quand chaque jour eut emporté
Un lambeau de notre espérance ;

Quand Paris pleurait ses enfants,
Quand les pavés, à peine en place,
Montraient aux frères triomphants
Le sang dont ils gardaient la trace ;

Quand je vis mendier au loin
Ces proscrits jouant aux apôtres,
Et sous mes yeux, morne témoin,
Monter les uns, tomber les autres !

J'y passai lorsque, dans mon cœur
Le doute amer venant à naître,
D'un premier sourire moqueur
J'insultai l'homme, et Dieu peut-être!

Et j'ai trouvé toujours assis
Contre le parapet de pierre
L'aveugle au sourire indécis,
Le prisonnier de sa paupière!

Sans un tremblement dans le son,
Sans un effort sur le visage,
Il jouait sa même chanson,
Faussant l'air au même passage!

Plaisirs ou larmes, passions,
Tout ce qui ravit ou torture,

Rumeurs des révolutions,
Démagogie ou dictature :

Q'importe à lui ce qui déplaît
Ou rit à la foule légère !
Il rêve, et puis son flageolet
Dit : « Que ne suis-je la fougère ! »

1852.

VII

LA NATURE.

La nature a pour moi le charme de l'enfance :
Elle en a la fraîcheur et la sérénité.
Ainsi que l'être jeune, elle n'est que bonté ;
Ainsi que l'être faible, elle a Dieu pour défense !

Le plus méchant lui doit des retours d'innocence,
Et le plus malheureux des réveils de gaîté.

Elle apporte le calme à mon cœur irrité;
Et, même sans la voir, il suffit que j'y pense!

— Songe à l'enfant, disait le poëte païen :
De tes mœurs en péril respecte le gardien;
Rougis en contemplant la chaste créature!

Et moi, quand l'oiseau chante au faîte du buisson,
Quand murmure la source, ou jaunit la moisson,
Je dis: Sois pur, mon cœur! respecte la nature!

1856.

VIII

DISCRÉTION.

Ne le dis pas à ton ami,
Le doux nom de ta bien-aimée
S'il allait sourire à demi,
Ta pudeur serait alarmée.

Ne le dis pas à ton papier,
Quand tout bas la Muse t'invite :

L'œil curieux peut épier
La confidence à peine écrite.

Ne le trace pas, au soleil,
Sur le sable, le long des grèves;
Ne le dis pas à ton sommeil,
Qui pourrait le dire à tes rêves

Ne le dis pas à cette fleur
Qui de ses cheveux glisse et tombe,
Et, s'il faut mourir de douleur,
Ne le dis pas même à la tombe :

Car ni l'ami n'est assez pur,
Ni la fleur n'est assez discrète,
Ni le papier n'est assez sûr
Pour ne pas trahir le poëte :

Ni le flot qui monte assez prompt
Pour couvrir la trace imprimée,
Ni le sommeil assez profond,
Ni la tombe assez bien fermée!

X

AVEU.

Oui, je rêve! — Mon Dieu, sois à jamais béni,
Toi qui, loin de tes cieux, dont l'absence me pèse,
Fis descendre sur moi, pauvre insecte banni,
Un rayon d'idéal où je voltige à l'aise!

Alors tout s'illumine, ou s'épure, ou s'apaise;
Mon printemps souffle encore à mon front rajeuni;

Et mon regard, cherchant un monde qui lui plaise,
Contemple l'invisible, et sonde l'infini

Je rêve! — des effets remontant vers les causes,
L'âme prend son essor sous mes paupières closes;
La justice l'enivre ainsi que la beauté!

Je rêve! — à l'impuissant qui me raille ou m'accuse,
Je cache tous ces biens qu'un songe lui refuse;
Et je laisse la terre à la réalité!

X.

ALMA MATER.

Ils sont quelques milliers, répandus par le monde,
En qui j'ai déposé la semence féconde.
Qu'un sophiste aux abois, novateur imprudent,
De sa foudre attardée écrase le pédant,
Et suppose, acharné contre tout privilége,
Que nous sommes toujours des régents de collége,
Armés de la férule, effrayants de latin,
Vieux cuistres, nous drapant du pourpoint de Cotin,
Jaloux, hideux, plissés des rides d'un autre âge,
Gens en proie aux rieurs et rampant sous l'outrage;

Que, débitant sans fin des mots vides et creux,
Nos lèvres n'ont pas même un souffle généreux,
Et que la serge antique avec la toque noire
Cache un spectre qui rôde aux charniers de l'histoire!
Outre que le portrait n'a rien de ressemblant,
Et que, prompts à casser un arrêt accablant.
Deux siècles, dissipant cette obscure manœuvre,
Se dresseraient, les mains pleines de cent chefs-d'œuvre
Jeunes gens, répondez! est-il un sentiment,
De ceux dont notre siècle a vu l'enfantement,
Est-il un cri d'amour, de gloire ou de colère,
Est-il un saint élan de vertu populaire,
Un péril, un effort, un espoir, un regret,
Pour la cause du juste est-il un intérêt,
Un éloge à l'honneur, à l'infamie un blâme,
Où nous n'ayons pris part de la voix et de l'âme?
Avons-nous méconnu des signes éclatants?
Vivons-nous enterrés sous la poudre des temps?

Et quand notre parole a gardé sa puissance,
Avons-nous, ô jeunesse, étouffé ta croissance?

Le ciel en est témoin : le jour où librement,
Ici-bas, j'ai choisi ma part de dévouement,
J'ai vu le monde entier resplendir dans l'école :
Le vrai fut mon souci, le beau fut mon idole,
Et fier du pur froment, que j'allais partager,
Nul des plus nobles soins ne me fut étranger!
Aux choses du passé ma foi n'est point servile;
J'entends les bruits prochains qui font vibrer la ville;
Je n'ai point rattaché l'homme et tout son destin
Aux superstitions du grec et du latin;
Pour moi, l'antiquité n'a que son droit d'aînesse;
Je sais trouver partout la vie et la jeunesse,
Et noter, dans l'histoire aux spectacles mouvants,
Des vivants qui sont morts, des morts qui sont vivants!
Et nous sommes nombreux! Vieux amis, jeunes frères,

Dites si vous marchez dans des routes contraires,
Si mon orgueil s'égare en des devoirs nouveaux?
Je ne suis qu'ouvrier de nos communs travaux.
Jeunes, nous mesurions déjà l'ample domaine
Où lutte, en grandissant, l'intelligence humaine.
La main sur le passé, les yeux sur l'avenir,
Nous savons quelle flamme il faut entretenir;
Nous étions à vingt ans, et nous sommes encore
Fiers d'expliquer le monde à l'enfant qui l'ignore.
De pays en pays, notre admiration
Saluant chaque siècle et chaque nation,
Franche en ses jugements, se dérobe à l'entrave,
Et n'attend pas d'autrui la leçon qu'elle grave.
Aux disciples choisis, comme en un réservoir,
Nous versons chaque jour un limpide savoir;
Les âmes, lentement par la raison guidées,
Sous le tissu des mots ont palpé les idées,
Et la jeune ignorance, au vrai s'accoutumant,

S'est armée avec nous d'un ferme jugement!
Mais nous laissons germer et fleurir la nature;
L'arbre étend ses rameaux sans rien qui le torture;
Jamais d'une espérance ou d'une illusion
Nul de nous n'étouffa l'obscure éclosion;
Notre âme, aux grands sommets aspirant la première,
Se baigne avec amour dans des flots de lumière;
Et notre main de plomb sur le frêle cerveau
N'a jamais fait peser un stupide niveau.
Au-dessus des partis, dont la haine est stérile,
Nous remplissons sans bruit une tâche virile;
La France, qui travaille et pense à ta clarté,
Sait ce qu'elle te doit, vieille Université!

Où sont-ils aujourd'hui, ces enfants de mes veilles,
A qui j'ai révélé le monde des merveilles,
Les secrets du langage et les lois de l'esprit,
Comment un peuple naît, se transforme ou périt,

Quels noms ont surnagé sur les débris des âges,
Ce qu'on doit aux guerriers, aux poëtes, aux sages,
Et comment l'univers, gravitant vers sa fin,
De l'atome à l'étoile, est dans l'ordre divin ?
Ils ont grandi, vieilli : dans cent routes diverses
Ils marchent, rencontrant la joie ou les traverses ;
Ils ont senti le vent de mille opinions;
Ils ont leurs intérêts, leurs soins, leurs passions;
Dans le livre de vie, où la jeunesse épelle,
Ils tournent chaque jour quelque page nouvelle ;
Mais tout au fond du cœur doit survivre à demi
L'enseignement du maître, ou plutôt de l'ami.
Ils vivent désormais marqués de mon empreinte :
Et vingt ans cette main, sans faiblesse et sans crainte,
Dans les sillons ouverts que Dieu daigna bénir,
A semé largement des germes d'avenir!

1865.

XI

VACANCES.

A MON AMI LAURENT-PICHAT.

Ami, vous demandez comment
Septembre, en ce pays normand,
S'écoule et passe?
Sur le sable je vais m'asseoir,
Et je regarde jusqu'au soir
Le grand espace!

Vous croyez qu'il me faut un port,
Une flotte à l'ancre, ou qui sort,
Une marine
Comme Vernet nous les peindrait,
Comme Pérelle, trait pour trait,
Nous les burine?

Des pêcheurs pliant leurs filets ;
De vieux bateaux, sur les galets,
Séchant leurs quilles ;
Et le bizarre entassement
Des larges turbots se pâmant
Près des anguilles?

Des écueils et des naufragés,
Et de beaux effets ménagés
Pour la peinture ;

Quelque vaisseau qui sombre en mer,
Sans oublier surtout l'éclair
Dans sa mâture?

Non, non; la mer, et rien de plus,
Avec son flux et son reflux,
Basse, et puis haute;
La mer, dans un lieu retiré,
Venant pour moi seul, par degré,
Battre une côte!

Point de baigneurs sur mon chemin;
Tout est désert: nul bruit humain
Qui me déplaise;
Pas une barque à l'horizon;
Rien qu'un taureau sur le gazon
De la falaise.

Rien que le cri du goëland,
Rien que le vol rapide ou lent
De la mouette,
Ou le choc monotone et sourd
Du gravier détaché qui court
Dans l'eau muette.

C'est là qu'immobile témoin,
Tout le jour, je contemple au loin
L'œuvre divine ;
Seul sur ce rivage écarté,
Dans sa puissance et sa beauté
Je l'examine !

Je m'abîme dans mon néant ;
Des aromes de l'Océan
Mon cœur s'enivre !

Autour de moi, partout présent,
Dieu se révèle, et, complaisant,
M'ouvre son livre !

Je mesure et je suis des yeux
L'horizon qui longe les cieux :
Sa ligne étrange,
Du vert sombre au rouge vermeil,
D'heure en heure, avec le soleil,
Se teint et change.

Ce sont des tons à l'infini,
D'argent, de bronze et d'or bruni,
De feu, de braise ;
La nature a jeté cristaux,
Rayons, couleurs, tous ses métaux
Dans la fournaise !

Cet amas d'eau calme en son lit,
C'est un miracle qui remplit
Mon âme entière;
Et je sonde ces profondeurs,
Où se cachent tant de splendeurs
A la lumière!

Et je traduis la voix des flots:
Ce sont parfois de longs sanglots;
Ému, j'écoute!
C'est un grondement souterrain,
Pareil au bruit d'un char d'airain
Sous une voûte;

C'est la pluie, ou bien le torrent,
Ou le liquide murmurant
Qui s'évapore;

Le bruit s'apaise, et puis renaît,
Plus sourd quand le flot se traînait,
Ou plus sonore.

Encore un flot qui s'arrondit,
Qui tombe, écume et rebondit
Sur le rivage ;
Une algue brune, dans ses flancs,
Apparaît sous les flocons blancs,
Vogue et surnage.

Aux flots rampants, aux flots domptés
Succèdent des flots irrités :
La vague immense
De loin se dresse obliquement,
Se brise et fuit en un moment,
Puis recommence !

Des flots encor, des flots toujours,
Qui semblent se porter secours :
Chacun travaille.
Effroyable rivalité!
La rive est le champ disputé
Par la bataille.

On peut les compter par milliers,
Et leurs roulements réguliers
N'ont point de cesse;
Ils s'avancent par escadrons;
L'un après l'autre, avec des bonds,
Monte et se presse;

C'est à qui grimpera plus haut,
Achevant l'éternel assaut
Que le flux tente!

La vague échoue, une autre accourt,
Et meurt, dans son élan trop court,
Sur l'âpre pente!

Ami, vous me reconnaissez :
Ce seul spectacle, c'est assez
Pour mes journées ;
Mes préférences, dès longtemps,
Vers ces mystères éclatants
Se sont tournées!

Je me demande, confondu,
Ce que je suis, ainsi perdu
Sur cette grève ;
Et si le charme tout-puissant
Qui vient du gouffre menaçant
N'est pas un rêve?

Veules, 1865.

XII

COUP D'AILE.

Je connais ton secret : tu souffres de la honte ;
Tu n'oses relever ton orgueil abattu ;
Et dans son désespoir ta faiblesse trop prompte
Repousse un repentir ami de la vertu.

De tant de jours souillés, hélas ! faisant le compte,
Tu signes ta défaite, et n'as point combattu !

Tu portes dans ton cœur la flamme qui remonte :
Il faut la rallumer! Tu le dois; le veux-tu?

L'écume a pu salir les flots de la vendange;
L'hirondelle en passant a pu toucher la fange,
Mais secoue au soleil son plumage soyeux!

Courage seulement! fais un battement d'aile :
L'âme reprend son vol dès qu'on revit par elle,
Et son premier essor peut la conduire aux cieux.

1857.

XIII

LE ROSIER.

Il a vécu sur un tombeau,
Le rosier fleuri que j'arrose :
Le mystère du froid caveau
S'épanouit dans chaque rose !

Sur le tombeau d'un pauvre enfant,
D'un pauvre enfant qui fut mon frère !

Il avait ses fleurs à tout vent,
Et ses racines dans la bière.

Un simple marbre a tout couvert;
Le buis n'y vient plus en bordure;
Le thuya, l'arbre toujours vert,
N'ombrage plus la sépulture;

Le deuil a parfois son dédain :
On a proscrit tout ce qui tombe,
Et j'ai planté dans mon jardin
L'humble rosier, fils de la tombe!

Parmi les autres confondu,
Nul regard ne peut le connaître;
Dans la corbeille il est perdu :
Seul, je le vois de ma fenêtre;

Et j'hésite en le comparant :
Mêmes parfums et même tige ;
Sur sa corolle, indifférent,
Le papillon plane et voltige ;

Son feuillage est aussi léger,
Sa fleur n'est pas plus tôt flétrie ;
Rien ne trahit, pour l'étranger,
La première et sombre patrie !

Mais souvent, au déclin du jour,
Quand la foi rêve, ou bien le doute,
Seul, je m'approche avec amour,
Je l'interroge et je l'écoute ;

Alors, je le vois frissonner
Au souvenir que je réveille ;

Chaque rameau semble incliner
Vers ma lèvre sa fleur vermeille;

Il me parle du cher blondin,
Endormi dans la paix profonde;
Et fait passer dans mon jardin
Comme un souffle de l'autre monde!

1861.

XIV.

EXIGENCE.

Qu'importe ce front pur en sa froide pâleur,
Si nul chaste baiser n'y laissa son empreinte !
Et ces yeux, où je lis tant de volupté peinte,
Qu'importe, s'ils n'ont pas pleuré sur le malheur

Et ces doigts, si la main du pauvre, avec ferveur,
N'a pas, dans une offrande, adoré leur étreinte !

Et cette bouche enfin, si la vérité sainte
N'a jamais fait parler tes lèvres ni ton cœur!

O femme! femme belle autant qu'impérieuse!
Pour me faire adorer ta loi capricieuse,
Tes yeux versent la flamme, et ta lèvre le miel;

Mais moi, je cherche une âme, une âme qui se livre!
Sous la beauté qui meurt, la beauté qui doit vivre!
Une âme pour la terre, et déjà pour le ciel!

XV

NAÏVETÉ.

Ma mère un jour me dit : « Ami, quand viendra l'âge
Où tu seras plus grand, plus libre et plus savant,
Dis qu'avec moi ton cœur ne sera pas volage,
Et que vous m'aimerez encor, méchant enfant!
Dis-moi, répète-moi que ces chères caresses
Je ne les perdrai pas, quand vous aurez vingt ans;
Que ta tendresse, en lutte avec d'autres tendresses,
Ne fondra pas, ainsi que la neige au printemps!

Oh! ne fais pas de moi la vieille délaissée
Qu'on oublie au milieu des jeunes entretiens!
Oh! partageons toujours, dans la même pensée,
Toi, mes pauvres secrets, mon fils, et moi les tiens! »
Moi, j'étais jeune alors, ignorant et candide,
Et je lui dis : « Peux-tu douter ainsi de moi?
N'es-tu pas à jamais mon bon ange et mon guide?
Qui donc pourra venir que j'aime plus que toi?
Est-il plus doux regards que je doive connaître?
Un souris sur le tien pourra-t-il l'emporter?
Comment un autre amour dans mon cœur peut-il naître?
Je n'y sens qu'une place, et tu dois y rester!
Non, je ne comprends pas tes paroles amères,
Et d'autres que souvent tu murmures tout bas.
Mère, se pourrait-il que j'eusse un jour deux mères? »

Pensive, elle sourit, et ne répondit pas.

XVI

DÉMÉNAGEMENT.

Nous étions deux dans ce logis,
Depuis le jour où nous montâmes,
Graves, émus, les yeux rougis,
Élevant vers Dieu nos deux âmes!

Nous sommes deux pour en sortir!
Le livre est à la même page.

L'aveu nous coûte, sans mentir !
Nous sommes deux, pas davantage.

Il nous plaisait, le cher abri,
Paré pour un long tête-à-tête,
Où l'avenir nous a souri,
Où deux ans l'amour nous fit fête !

Tranquilles nous avons goûté,
Sous le toit qu'elle sanctifie,
La tendre et pure intimité
Qui par le temps se fortifie.

Et cependant nous vous quittons
Chambrettes du premier ménage !

Cœurs ingrats! et nous emportons
Tout ce passé dans le bagage!

Bientôt l'oubli, dans son lointain,
Effacera, comme un vain songe,
L'asile où pour nous le destin
A noué ce fil qui s'allonge.

Bientôt de ce foyer discret
D'autres vont profaner le charme.
Et nous partons! et nul regret
N'attendrit nos regards sans larme!

C'est qu'au logis décoloré
Il a manqué le bien suprême;

C'est que l'enfant n'a pas pleuré,
C'est qu'il manque un chant au poëme!

O la plus étrange des lois!
Est-on seul, à deux l'on veut être;
Est-on deux, l'on veut être trois:
L'amour est né, l'enfant veut naître!

Adieu, petit coin bien-aimé,
Où fut le lit, où fut la table;
Où maint flambeau s'est consumé
Dans mainte veille interminable!

Adieu, petit foyer sans bruit,
Bosquet muet et sans ramage,

Grenier sans blé, jardin sans fruit,
Printemps sans fleur et sans feuillage!

Adieu! le ciel qui nous bénit
Peut-être sourit à l'échange,
Cage qui n'as pas eu de nid,
Vigne qui n'as pas fait vendange!

1860.

XVII

LE SOUFFLET.

J'ai perdu mon enfant, me disait le pauvre homme,
Ce cher petit amour, plus joufflu qu'une pomme,
Qui souriait toujours, et venait lestement,
Quand j'arrivais, se pendre à mon lourd vêtement.
Vous la rappelez-vous, sa bonne tête blonde,
Où j'avais concentré mon bonheur en ce monde ?
Ses yeux vous regardaient, avec quelle candeur !

Il avait dans ses jeux une si franche ardeur!
Il vous demandait tout avec un air si brave,
Qu'on n'y résistait point: et j'étais son esclave!
Il trouvait de ces mots qui dissipent le deuil.
Il était mon espoir, et déjà mon orgueil!
Oh! qui me les rendra, ces heures passagères!

Un mal dont le nom seul épouvante les pères,
Me l'a pris en deux jours! et je doute parfois
S'il est vrai que jamais je n'entendrai sa voix,
Que je ne verrai plus ses grâces enfantines
Remplir ma solitude, et ses deux mains mutines,
Quand il me surprenait, avec l'aube, dormant,
M'étreindre tout à coup de leur embrassement!
Fête délicieuse et trop vite écoulée!
Calme où se retrempait mon âme consolée!
Et maintenant je pleure, en les voyant si courts,

D'avoir pu refuser quelque joie à ses jours ;
Et d'avoir sans pitié, dans mon humeur sauvage,
Sur son beau petit front laissé même un nuage!
J'aurais dû lui donner, prévenant chaque vœu,
Tous ces bonheurs d'enfant qui nous coûtent si peu!
Mais non : notre raison pour eux est implacable.

Surtout un souvenir me poursuit et m'accable:
Au bout de mon jardin j'avais un espalier
A faire tressaillir le cœur d'un écolier!
C'était tout un verger sur la muraille blanche ;
Avec un soin jaloux j'en gardais chaque branche.
Un jour, je vois l'enfant, pauvre ange de sept ans,
Qui mordait dans un fruit, de ses plus belles dents.
Il avait, loin de moi, cueilli — la grosse offense! —
Une pêche âpre encore, et bravé ma défense!
Soudain, par un détour, je m'approchai sans bruit.

A peine il m'aperçut qu'il rejeta le fruit.
Mais il était coupable, et la rigueur est sage :
De ma main rudement je frappai son visage,
Puis je me retirai, sévère, triomphant
D'avoir noyé de pleurs son doux regard d'enfant ;
Et lui, honteux, tremblant, la poitrine gonflée,
De sanglots convulsifs remplissait chaque allée!

Oh! ce soufflet brutal pour un maudit fruit vert
Qu'il avait dérobé dans le jardin désert;
Tandis qu'en liberté, chantant, courant, il joue,
Ce soufflet imprimé sur sa petite joue,
Et qui, dans un instant, change en pleurs ses ébats,
Ce soufflet, — mon remords — je ne l'oublierai pas!
Regrets tardifs! ma vie au passé condamnée,
Est de ce souvenir toujours importunée.
Faiblesse paternelle, étrange à d'autres yeux,

Je revois cette scène et me trouve odieux!
Droit, force ni raison, rien ne me justifie ;
Ces larmes, je voudrais les payer de ma vie ;
Et, devant son tombeau pleurant mon abandon,
Tout bas de ce soufflet je demande pardon!

XVIII

TABLEAU.

A MON FRÈRE.

Dans un grand fauteuil l'aïeule est assise,
Et l'humble foyer flambe en petillant;
Près d'elle accroupie, une chatte grise
Fixe sur la flamme un œil scintillant.

La dame médite un verset biblique:
Sur ses deux genoux le livre est ouvert.

La chatte, plissant sa paupière oblique,
Près de s'endormir, cligne son œil vert.

Et l'aïeule aussi, d'idée en idée,
Vers la sainte page, après maint effort,
Penche lentement sa tête ridée,
La lève en sursaut, puis cède, et s'endort.

La dame sourit, la chatte frissonne;
Chacune a son rêve et remue un peu:
La chatte au grenier guerroie et moissonne;
La dame est au ciel, et cause avec Dieu!

Et la vieille horloge au mur se balance,
Mesurant chaque heure au sommeil humain,
Et seule, au milieu du profond silence,
Avec un bruit sec, poursuit son chemin.

1854.

XIX

A J...

L'image de ton père est là, toujours vivante!
Pour toi seule, en secret, visible et ranimé,
Mon adoration grave, pure et fervente,
Te le rendra parfois, ce père bien-aimé!

Le fils que tu rêvas, chère âme impatiente,
Dans les limbes du ciel est encore enfermé;

Vois ce regard joyeux, sens ma main caressante:
Je veux être ce fils, pour ton cœur affamé!

Tu voulais un ami pour marcher dans la vie :
Me voici! L'amitié fut mon ardente envie;
Et celle d'une femme entr'ouvre l'infini!

Si tu veux un amant, le suis-je? que t'en semble?
Père, ami, fils, amant, tout pour toi, tout ensemble,
Tout, — dans un nom sacré que Dieu même a béni!

1859.

XX

LES HEURES.

Six heures : j'aperçois l'ondoyante fumée,
Comme un adieu dans l'air, disparaître là-bas.
Loin de moi j'ai laissé partir ma bien-aimée,
Et je compte le temps, et je la suis tout bas.

Huit heures : la nuit tombe, et l'herbe parfumée
Sous la brume du soir mouille et glace mes pas.

Seule, dans le wagon tristement renfermée,
Elle songe à l'absence, et pleure, et n'y croit pas.

Dix heures : tout a fui, coteaux, forêts et plaines.
Enfin dans l'ombre ont lui des clartés incertaines ;
Je la vois qui franchit un seuil avec effort.

Onze heures : son miroir lui dit qu'elle est jolie,
Que déjà l'air marin l'a peut-être embellie !
Minuit : elle a prié ; tout s'éteint ; elle dort.

1859.

XXI

LOGOS.

Entre les dons de Dieu si j'avais à choisir,
Si, maître des destins et de la renommée,
Je pouvais satisfaire un impuissant désir,
Et donner quelque gloire à mon âme affamée ;

Si je pouvais marquer ma place au premier rang,
Moi-même pour mon front tresser une couronne,

Et, prodiguant mon cœur, à défaut de mon sang,
Me bâtir un tombeau dont le monde s'étonne

En un large faisceau si je pouvais unir
Et projeter au loin les rayons du génie ;
Si je pouvais laisser à l'obscur avenir
Une image de moi, lumineuse et bénie :

Je n'irais pas m'asseoir au foyer des savants ;
Vers eux mon respect monte, et non pas mon envie.
Je veux agir ; vivant, je me donne aux vivants :
Le passé nous dit mal les secrets de la vie.

Aux cendres d'un creuset, chercheur audacieux,
Je n'arracherais pas quelque brûlant mystère ;
Je ne surprendrais pas dans l'infini des cieux
La loi qui fait mouvoir un astre solitaire ;

Je n'embrasserais pas en son vaste contour
Cette calme nature à mes yeux étalée,
Satisfait d'admirer chaque page, à son tour,
Par d'autres que par moi lentement épelée;

Je laisserais l'artiste au bout de ses pinceaux
Appeler vainement l'idéale figure;
Le sculpteur émousser au marbre ses ciseaux;
Je dédaignerais l'art, ombre de la nature!

Compagne des meilleurs et des plus mauvais jours,
Toi-même, sans remords, après t'avoir choisie,
Je t'abandonnerais, ma chère poésie!
Ingrat, je trahirais mes plus nobles amours!

J'aurais d'autres tourments, nés pour d'autres pensées:
Le cercle de mes jours me semblerait étroit,

Si j'aimais, déserteur du devoir et du droit,
Les formes, les couleurs, les phrases cadencées!

Oh! quelle ambition troublerait mon sommeil!
Quel rêve éblouirait mon extase muette!
Et de quelle hauteur mon orgueil sans pareil
Saluerait le savant, l'artiste et le poëte!

Je voudrais la parole, âme des nations,
L'assemblée orageuse aux vagues soulevées,
Et l'éblouissement des révolutions,
Les périls méprisés, les menaces bravées!

Je voudrais tout un peuple attentif à ma voix,
Docile au frein, léchant l'aiguillon qui le pique;
Formidable clavier qui frémit sous les doigts,
Pile immense où circule un courant magnétique!

Je voudrais la tribune, — estrade, trône, autel, —
Où paraît, comme un Dieu descendu sur la terre,
L'éloquent inspiré, l'orateur immortel,
Qui dissipe la nue, ou lance le tonnerre!

Et, là, domptant le flot qui s'agite au hasard,
Dominant la rumeur, apaisant le murmure,
Avec l'accent, le cri, le geste, le regard,
Allumant la raison dans chaque créature;

Le cœur gonflé d'amour, l'esprit de vérité,
A cette foule, hélas! des meilleurs biens avide,
Mais qui marche en aveugle, et qui veut qu'on la guide,
Je parlerais vertu, justice et liberté !

1848.

XXII

LE BERCEAU.

Quel temple pour son fils elle a rêvé neuf mois!
Comme elle fêtera l'enfant dont Dieu dispose!
Il lui faut un berceau tel que les fils de rois
N'en ont point de pareils, si beaux qu'on les suppose!

Fi de l'osier flexible, ou bien du simple bois!
L'artiste a dessiné la forme qu'elle impose :

Elle y veut incruster la nacre au bois de rose;
Il serait d'or massif, s'il était à son choix!

Rien ne semble trop cher, dentelle ni guipure,
Pour encadrer de blanc cette tête si pure,
Dans le lit qu'on apprête à son calme sommeil.

Il est venu, le fils dont elle était si fière!
Il est fait, le berceau, — le berceau sans réveil! —
Il est de chêne, hélas! et ce n'est qu'une bière.

XXIII

LA SOEUR GRISE.

Dans un coin de la voiture
Était une jeune sœur :
L'humble vêtement de bure
Faisait valoir sa figure
D'une angélique douceur.

Que sa pudeur me pardonne :
Mes yeux ne la quittaient pas !

Jamais plus chaste madone
Du chrétien qu'on abandonne
Ne fut le rêve ici-bas!

Le monde, dont les plus sages
Gardent le sombre reflet,
Et qui flétrit tous les âges,
N'eut jamais de ces visages
Formés de nacre et de lait!

•

Nul air des champs, point de hâle;
Bandeau blanc et voile noir
Encadraient sa tête pâle;
Le regard seul, fixe et mâle,
Semblait penser et vouloir.

A sa compagne ordinaire,
Près d'elle assise, et montrant

Sa face heureuse et vulgaire,
On l'aurait crue étrangère,
Et comme d'un autre rang.

Immobile, sans sourire,
Ignorant une beauté
Trop pure pour la décrire,
Elle pressait, sans y lire,
Un livre de piété.

Sa main, — souvenir profane! —
Sa main, je la vois encor,
Sur le velours qui se fane,
Blanche, longue et diaphane,
Étreindre le fermoir d'or!

Dans son ombre confinée,
Toute à l'oubli du réel,

La vue aux vitres tournée,
D'une ferveur obstinée
Elle regardait le ciel ;

Le ciel gris, noyé de brume,
Le ciel de l'âpre saison,
Plus lourd sur le toit qui fume,
Que la voûte où se consume
L'hôte obscur d'une prison !

Pauvre enfant, qu'y cherchait-elle,
Avec ses yeux grands ouverts?
Pour quelle plage fidèle
S'envolait l'âme immortelle,
Grelottant sous nos hivers?

Où s'égarait cette vue,
Avide d'éternité?

De quel espoir dépourvue,
Sous quelle charge imprévue
Succombait la volonté ?

Non, cette invisible flamme,
Ce n'est pas l'amour divin :
C'est le malheur qui réclame !
Non, ces lèvres, non, cette âme
N'a pas dit que tout est vain !

Non, la sereine pensée
N'a pas ce navrant regard ;
Cette enveloppe affaissée
Trahit une âme blessée
Où le ciel n'a qu'une part !

O créature souffrante,
Vierge aux pudiques regrets,

Dont la grâce pénétrante,
Dans la foule indifférente,
Arrêta mes yeux distraits,

Un voile sur le mystère
De ta mortelle pâleur!
Ne demande à cette terre
Que d'y porter, solitaire,
Le secret de ta douleur!

XXIV

LA LETTRE.

La lettre qui m'arrive est de noir entourée :
Elle annonce la mort, et j'hésite à l'ouvrir.
Mon âme n'est jamais tranquille et rassurée
A cette voix qui dit : « Quelqu'un vient de mourir ! »

Ami, vieillard, enfant, fille ou femme adorée,
Quel est le corps glacé qu'un marbre va couvrir ?

Sous quel toit la douleur est-elle encore entrée?
Qui va porter le deuil, et quels cœurs vont souffrir?

Je devrais le savoir! mais l'heure est trop remplie.
De délais en délais, l'âme en soi se replie :
On remettait hier, on oublie aujourd'hui;

A l'ami de vingt ans on ajourne un sourire;
Et la lettre de mort un matin vient vous dire :
« Vous ne le verrez plus jamais!... Priez pour lui! »

XXV

LA PLAIE.

A GASTON HIRSCH.

Philinte a triomphé : l'indulgence nous tue !
Nous ne savons plus dire, en nos lâches détours,
A la femme sans cœur qu'elle se prostitue,
A l'écrivain sans foi qu'il se vend tous les jours !

Le riche a son encens, le valet sa statue !
La molle périphrase affadit nos discours;

Et la mâle franchise, autrefois court-vêtue,
S'enveloppe d'un voile aux sinueux contours!

On dirait qu'en autrui chacun se justifie!
Le vice souriant, l'insolence bouffie,
Ont la parole haute, et bravent tout sermon!

Oh! qui me donnera d'entendre, même une heure,
Éclater sur ces fronts qu'aucun souci n'effleure,
La colère d'Alceste ou celle de Timon!

XXVI

SOLITUDE.

Je n'ai jamais cherché ce morne isolement
Dont la loi rigoureuse a fait un châtiment.
Me préserve le ciel des portes toujours closes!
Je ne fuis pas ainsi les hommes et les choses;
Et l'orgueilleux qui dit: « Il est bon d'être seul! »
Lui-même lentement coud son triste linceul.
J'aime une solitude apparente et peuplée,
Où mon âme soit libre, et non pas exilée,

Où je sente partout, invisible à moitié,
Présent l'amour, présente avec lui l'amitié.
J'écris dans mon jardin : sous une main furtive
Une fenêtre s'ouvre, un sourire m'arrive;
Puis le rideau tiré retombe doucement,
Et mon cœur reste ému d'un long enchantement.
Je reprends mon travail, sans peur que l'on m'oublie :
J'étais seul, mais je sais ma demeure remplie.
Merci, jeune compagne, active sous mon toit !
Le silence me plaît interrompu par toi.
Les moineaux effrontés qui retournent au gîte.
Dans le lierre voisin le merle qui s'agite,
Le bruit lointain d'enfants jouant sur le pavé,
Ou le vol de l'abeille un instant observé,
Non, c'est trop peu pour moi. Mais que l'âme est charmée
Quand la voix d'une mère ou d'une femme aimée
Murmure un mot, s'éloigne, et se tait tout à coup !
Un geste, un frôlement, un regard, et c'est tout.

Mais tu sens que ton cœur n'était pas solitaire,
Qu'il trouve à qui parler, s'il est las de se taire;
Que derrière ce mur, cette porte, à trois pas,
Sont des êtres bénis qui ne te quittent pas:
Ce léger bruit qu'ils font, c'est l'amour, c'est la vie,
C'est toute leur pensée à la tienne asservie,
La voix qui tant de fois déjà te consola,
Le bonheur qui se cache, en disant: « Je suis là! »

1863.

XXVII

LA ROCHE QUI TOMBE.

Au-dessus de la mer, imprudent riverain,
Et tout au bord de la falaise,
J'ai choisi, pour te plaire, un arpent de terrain,
Un coin de calcaire et de glaise :

Champ condamné d'avance à glisser quelque soir
Dans les flots où son pied se noie ;

BIBLIOTHÈQUE

Domaine plus fragile encor que notre espoir,
Plus éphémère que ma joie !

La cime qui surplombe, à son flanc arrondi
Montre au loin de larges blessures,
Et quelques fleurs qu'égaie un rayon de midi
Ont pris racine en ses fissures.

Au sommet, l'herbe pousse, et l'arbrisseau tremblant
S'y tord sous la brise plaintive ;
Un pêcheur de varech fouille ce sol croulant,
Et, pour un loyer, le cultive.

Au bas, chaque marée, en frappant le rocher,
Fait descendre un peu de poussière,
Et, morceau par morceau, la mer vient retrancher
Un pan de la friable pierre.

Des mottes que l'eau trempe en tombent tout un jour.
Après la pluie ou la tempête;
L'hiver glacé l'attaque et la fend à son tour,
Et livre aux flots quelque conquête.

Cinq ans déjà passés, et, sans se ralentir,
L'Océan poursuit son ouvrage.
Combien lui faudra-t-il encor pour engloutir
Cette falaise et cette plage?

Pour nous reprendre un bien qui décroît sous nos yeux,
Qui devant nos pas diminue,
Et couvrir tout à coup d'un flot silencieux
Cette place heureuse et connue?

Ainsi nous le voulions, bizarres possesseurs!
Cette instabilité des grèves

Avait pour nos esprits de secrètes douceurs,
Et s'accordait avec nos rêves!

Oh! viens, promenons-nous dans ce pauvre jardin
Qui domine écueils et marée!
Laissons le paysan sourire avec dédain!
Foulons la terre sans durée!

Chaque gravier qui tombe, au gouffre réuni,
Aux choses saintes nous convie :
Embrassons l'horizon, contemplons l'infini,
Rompons d'avance avec la vie!

Ici nous nous aimons : ici viendra la mer!
Nul après nous n'aura la rive ;
Nul ne respirera d'ici le sel amer
Qui d'en bas monte et nous arrive!

Et comme nous passons, ainsi croule à la fois
Le sol où j'ai planté ma tente!
J'en ai mesuré l'aire à nos destins étroits.
Il doit suffire à notre attente!

Un jour, lorsque la vague aura fait sourdement
Son labeur de chaque journée,
Quand, avant nous peut-être, après nous sûrement,
La falaise sera minée:

Notre petit terrain, disparu sous les flots,
Sera rendu méconnaissable;
Le flux et le reflux, avec leurs longs sanglots,
Le rouleront parmi le sable;

Il sera sur la côte un invisible écueil
Où flotteront les algues vertes;

Les traces de nos pas, sous l'humide cercueil,
A tout jamais seront couvertes;

Les parcelles de terre où ton cœur est resté
De bords en bords seront poussées,
Et le flot bercera pendant l'éternité
Nos souvenirs et nos pensées!

Veules, 1864.

XXVIII

LES TROIS PEUPLES

A MON AMI ÉDOUARD KRUMER.

Trois peuples m'ont donné ce qu'il me faut pour vivre:
Les Romains, et les Grecs, et mon vieux peuple hébreu.
Rome m'apprit le droit, dont son code est le livre;
Athènes, la beauté; Jérusalem, son Dieu.

J'ai vu d'autres clartés depuis cette lumière,
Mais c'est par elle enfin que je sais où je vais:
Et ces heures d'ennui, qui nous rendent mauvais,
Je les consacre au juste, aux arts, à la prière.

Depuis, les nations, qu'un seul droit peut unir,
Sous mes yeux rassurés suivent leurs destinées;
Je reconnais les lois l'une à l'autre enchaînées;
J'ai compris le passé, je pressens l'avenir.

Depuis, adorateur des sublimes modèles,
Je m'enivre de chants, je m'égaie aux couleurs,
Je sens la volupté des savantes douleurs,
Je me chauffe au soleil des œuvres immortelles!

Depuis, le doute obscur peut m'assiéger en vain :
J'ai bu la foi limpide aux plus claires fontaines;
Mon âme, sans effort, monte aux sphères lointaines,
Et ne s'arrête plus qu'à son foyer divin!

XXIX

LA VISITE.

Il me semble toujours les voir,
Ces trois femmes de noir vêtues,
Et plus pâles que des statues,
Sous l'épaisseur du voile noir!

De leur grand deuil enveloppées,
Immobiles près d'un tombeau,

D'un devoir, hélas! bien nouveau
Elles étaient tout occupées!

Sur la grille leur front penché
S'inclinait vers le caveau sombre;
Leur regard plongeait, attaché
Sur l'être enfermé dans cette ombre!

Elles perçaient le marbre épais,
La voûte et la terre entassée,
Trouvant horrible cette paix
Qui s'imposait à leur pensée!

Rien ne détournait leur douleur:
Ni l'oiseau qui monte à l'espace,

Ni les coups sourds du fossoyeur,
Ni l'étranger qui cherche et passe.

Elles pleuraient toutes les trois,
Ensemble, et pourtant isolées :
On entendait gémir trois voix
Au fond des étroites allées.

L'une, sous de longs cheveux gris
Cachant un front creusé de rides,
Pressait de ses doigts amaigris
Des yeux de larmes déjà vides !

La seconde, presque une enfant
Avait la fureur qui s'obstine

Et les sanglots, en l'étouffant,
Sortaient aigus de sa poitrine!

L'autre, oh! qui n'aurait adoré
Sa beauté, sa grâce infinie!
Mais quel geste désespéré
Vers les promesses de la vie!

Sous quel sublime accablement
Pliait la noble créature!
Quel vide immense en un moment!
Quel cri d'angoisse à la nature!

Ses larmes coulaient sans tarir;
Sa main n'en essuyait aucune;

Rien ne semblait devoir guérir
Son irréparable infortune!

L'une après l'autre, avec effort,
A l'heure où déjà le jour tombe,
Elles s'arrachèrent du mort,
Disant au revoir à la tombe!

La tête basse et le cœur gros,
Ces pauvres âmes soucieuses
Dévoraient leurs derniers sanglots,
Et s'éloignaient silencieuses.

Longtemps je les suivis des yeux
Dans le funèbre labyrinthe,

Tandis que j'allais, curieux,
Visiter leur station sainte.

Mais que pouvaient dire de plus
Quelques mots gravés dans la pierre,
La voix des regrets superflus,
Les syllabes d'un nom vulgaire?

O l'intelligible douleur!
Point de parole, et tout un drame!
Elles disaient: « Je suis sa sœur!
— Je suis sa mère! — Et moi, sa femme!

XXX.

INTERROGATOIRE.

Mais cette fleur?... — Jamais je ne pourrais le dire!
Oh! laisse-moi me taire et garder mon secret!
— Cette lettre?... — Oh! non, seul, laisse-moi la relire;
Ne m'interroge pas: mon cœur éclaterait!

— Ce portrait?... — Non! que nul n'en sache le sourire!
Je l'entends, il me parle, il me dit: « Sois discret! »

— Ces cheveux ?... — Leur parfum me fait peur et m'attire!
Je les voue en silence à l'éternel regret!

Non, ce n'est qu'une fleur, la première venue;
Un papier que l'on froisse, une lettre inconnue,
Qui dormait oubliée au fond d'un vieux tiroir.

Non, ce portrait n'est pas celui d'une maîtresse;
J'ignore sur quel front s'enroulait cette tresse;
Non, je ne dirai rien : tu ne dois rien savoir.

XXXI.

LE VERSET.

Dans le livre où revit la Loi,
Aux premiers jours de mon enfance,
Ma grand'mère choisit pour moi
Un court verset formant sentence.

Je devais grandir plus heureux
Si je le gravais dans mon âme :

Ce vieil usage des Hébreux,
Elle y tenait, la sainte femme!

C'étaient, pour un enfant soumis,
Des mots valant un amulette;
Les yeux déjà sont endormis,
Mais l'esprit veille et les répète.

Comme un refrain mystérieux
Où la foi parle tout entière,
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
Ils me serviraient de prière.

Quand je sus bégayer des sons
Qui la ravissaient en extase,
A ses pieds prenant mes leçons,
Je récitai la simple phrase.

Elle disait : « Dieu juge bien;
« Son bras atteindra le perfide,
« Mais l'humble cœur l'a pour soutien! »
Le texte est encor plus rapide.

Jusque dans ses derniers moments :
« Dis-le toujours, murmurait-elle.
« Ces versets sont des talismans
« Pour gagner la vie immortelle!

« Dans le doute et dans le chagrin,
« A l'heure où l'homme a besoin d'aide,
« Ils sont un baume souverain :
« Enfant, souviens-toi du remède! »

Je la crus. J'aime à respecter,
Sans orgueil comme sans faiblesse,

Ne les voulant pas discuter,
Les croyances de la vieillesse!

Depuis, et je n'en rougis pas,
Fidèle à sa douce chimère,
J'ai souvent murmuré tout bas
L'humble verset de ma grand'mère.

Sur mes lèvres parfois, le soir,
Lorsque je sens mes yeux se clore,
Les mots viennent sans le vouloir;
Chère âme, j'obéis encore!

Et je dois un calme infini
A la leçon si bien apprise;
La main qui jadis m'a béni,
Je la sens sur ma tempe grise;

La maxime qui me défend,
Moi si fier d'un peu de science,
Je la redis comme un enfant,
Avec la même confiance!

Elle me rend, comme autrefois,
Tous les chers souvenirs que j'aime,
L'aïeule avec sa tendre voix,
Mon innocence et ma foi même.

Ce que je veux, Dieu le sait bien!
Prions-le : la forme n'importe!
Le cœur est tout, le mot n'est rien,
Pour nous ouvrir la sainte porte!

XXXII.

LE DÉPART.

Les mourants font toujours des projets de voyage :
Ils disposent du temps qui ne reviendra pas;
Et faibles, chancelants, trahis à chaque pas,
Ils parlent de soleil et de lointaine plage !

« O campagne de Nice, éclatant paysage!
« Nous partirons demain : le salut est là-bas! »

Et, quand déjà la mort les presse entre ses bras,
On tâche de sourire à leur pâle visage.

Ils ne partiront point. Mais, ô Dieu de bonté,
Cache-leur jusqu'au bout que le temps est compté!
Accorde-leur de croire et d'espérer encore!

Dérobe à leurs regards le funèbre chemin!
Puissent-ils s'endormir pour l'éternelle aurore
Et murmurer tout bas : « Nous partirons demain! »

1862.

XXXIII.

LE PORTRAIT.

Voici les traits de ton visage
Au temps que je n'ai pas connu.
Dans le passé tout est présage :
Ce qu'il promet, il l'a tenu.

C'est bien toi, mais à peine éclose.
Fleur de quinze ans, rose d'avril,

Bouton qui se métamorphose
A l'heure du premier péril!

Ton front rayonnant semble dire
« Ne touchez pas à ma gaîté! »
Oh! comme tu devais bien rire!
Mais j'aime mieux ta gravité.

Ardente et vive, tu t'élances
A la poursuite des plaisirs!
J'aurais aimé tes espérances;
Mais j'aime mieux nos souvenirs!

Alors, ta joue était plus ronde,
Plus fraîche en était la couleur,
Plus clair ce regard qui m'inonde:
Pourtant j'aime mieux ta pâleur.

Alors, dans ta jeune ignorance,
Ton cœur n'avait point palpité ;
J'aurais aimé ton innocence;
Mais j'aime mieux ta chasteté.

XXXIV.

LE MODÈLE.

I

O belle Juive! ô Rébecca!
Dieu même au berceau te marqua
Du signe étrange de ta race :
Il mit sur ton front, dans tes yeux,
Ce prestige mystérieux
Que rien n'efface.

Il te donna ces cheveux noirs
Dont tu déroules tous les soirs,
En souriant, les lourdes tresses:
Il modela ces longues mains
Qu'envieraient les princes romains
Pour leurs maîtresses;

Dans tes regards il mit des feux
Qui nous consument, quand tu veux,
Du fond de leur prunelle noire;
Sublime artiste, il te donna
Ce pur visage, et dessina
Ton col d'ivoire!

J'ai vu ce profil sérieux
Et ces dédains impérieux
Sur la médaille et le camée;

Tu croissais au bord du Jourdain,
Ou dans le céleste jardin,
Fleur parfumée!

Quand elle reçut l'anneau d'or,
La vierge du sang de Nachor,
A la source, avait ta démarche;
Tes seins féconds et triomphants
Auraient allaité dix enfants
D'un patriarche!

Pour te placer à ses côtés,
Du milieu des mille beautés
Qu'assemblait devant lui l'Asie,
Ébloui du premier coup d'œil,
Assuérus, avec orgueil,
T'aurait choisie!

II.

Et, dans la brume de Paris,
Des rapins sont tes favoris :
Leur caprice obscur te courtise !
Et cette royale beauté
— O misère! ô nécessité! —
Est marchandise!

Le peintre a besoin de ces yeux,
De ces contours harmonieux
Qui palpitent dans chaque membre:
Nous verrons au Salon prochain
S'étaler aux murs ton beau sein
Couleur de l'ambre!

Et tu gravis son escalier :
Les cent marches de l'atelier
Font haleter cette poitrine;
Et, chaque jour, tu poses là
Pour Judith ou pour Dalila,
Pour Messaline!

Tu délaces ton brodequin
Près de l'informe mannequin
Dont tu viens occuper la place,
Et qui, coiffé de ton chapeau,
Du sommet de son escabeau
Fait la grimace!

Et tu montres sans embarras
Ta gorge impudique et tes bras,

Humble esclave au geste soumise;
Et tu dévoiles ton flanc nu
A ce barbouilleur inconnu
Qui te méprise!

Tu viens à l'heure, au jour, au mois;
Tu fais rougir le bon bourgeois,
Dans ton ample tartan drapée;
Et tu jouis, l'œil effronté,
De ta classique nudité,
Femme-poupée!

Allons! déjeune: il est midi.
Étire ce corps engourdi,
Répare un instant ce désordre;
Cherche tes fruits dans ton panier:

Telle Ève, au pied de son pommier,
Devait y mordre!

Tandis qu'un grossier madrigal
Vient assaisonner ton régal.
Approche du tuyau de tôle,
Rêve à ton ciel bleu d'Orient,
Et réchauffe, tout en bâillant,
Ta brune épaule!

III.

O Rébecca! que ne vis-tu.
Avec ta force et ta vertu,
Dans l'oasis et sous la tente!
Il te faut les cieux africains,

Et la coiffure de sequins,
D'or éclatante!

Pourquoi, capricieux hasards!
Es-tu si loin de ces bazars
Et des harems que tu mérites?
Si loin des palais enchantés
Où de moins parfaites beautés
Sont favorites!

O chute! ô spectacle navrant!
Ce front, ce sourire enivrant,
Cette âme d'ardeur consumée,
Qui languit sous cet œil distrait;
Cette reine à qui l'on dirait :
« Ma bien-aimée! »

Deux cents crayons ont dessiné
Les plis de ce corps satiné,
Et vingt peintres, sur une toile,
Ont étalé complaisamment
Ces beaux tons d'or que tout amant
Couvre d'un voile!

O Rébecca! pour effacer
La tache infâme, et nous laisser
Ton image idéale et pure,
Que l'art sacré, touchant ton front,
De ton passé lave l'affront
Et la souillure!

Que ce corps, aux dédains livré,
Par le pinceau transfiguré,

Avant de vieillir s'éternise!
Que, du moins, un peintre immortel
A ta beauté dresse l'autel
Qui divinise!

Et qu'un poëte naisse un jour,
Qui soit pour elle épris d'amour,
Et dise, en rêvant au modèle,
Par tes fiers regards poursuivi,
Immobile, triste et ravi :
« Qu'elle était belle! »

XXXV.

IMMACULÉE.

Le croyez-vous, que l'on puisse être
Épouse et mère, — et conserver
Près de l'enfant qui vient de naître,
Un front candide à tout braver?

Le croyez-vous, qu'on puisse encore
Rester la vierge, être le lis,

Et, sans qu'un souffle vous déflore,
Dire à chacun : « Voilà mon fils ! »

Qu'on puisse être à ce point pudique,
Puiser cette grâce à l'autel,
Que pas un signe enfin n'indique
Qu'Ève a goûté le fruit mortel?

Je le crois : j'ai trouvé moi-même,
Au front de l'infidélité,
Cette sérénité suprême,
Cette impassible pureté !

Je l'aimais, et notre jeunesse
S'attristait d'un rêve interdit ;
Ses yeux semblaient une promesse ;
Mais ses yeux seuls me l'avaient dit.

Pourtant j'avais surpris en elle
Plus d'un regret mal comprimé ;
Et je la rêvais éternelle,
L'heure où tous deux avions aimé !

Après un an, je l'ai revue.
Rien n'a changé : comme autrefois,
Elle a salué ma venue
Du plus clair accent de sa voix !

Pas une ombre, pas un nuage
N'a terni l'éclat du matin !
C'est toujours son riant visage
Et son même geste enfantin ;

C'est sa grâce aimable et charmante !
Qu'est-elle à mes yeux confondus ?

Épouse? non! pas même amante!
Rien ne trahit les biens perdus!

Ému, je l'observe en silence ;
Je lui demande vainement
La mystérieuse indolence
Qui révèle un enivrement;

Je veux deviner sur sa joue
Le baiser qu'un autre a donné ;
Je veux la chute qui s'avoue,
Je veux le front découronné!

Elle sourit, et je m'incline!
Son calme étonne ma stupeur !
Infernale autant que divine,
Tant d'innocence me fait peur!

Je l'aimerais embarrassée;
Je la hais sans savoir pourquoi!
Je cherche au fond de sa pensée
Le trouble que j'étouffe en moi!

Et son œil profond me regarde,
Ferme, impénétrable, inhumain;
Elle attend cette main qui tarde:
C'est elle qui me tend sa main!

De nous deux la moins étonnée,
Quand je balbutie en rêvant,
Simple comme une sœur aînée,
Elle m'apporte son enfant!

Cette chambre, un autre l'habite;
Ce petit être, c'est le sien:

Et pas une rougeur subite,
Pas un effort en son maintien!

C'est elle qui porte, intrépide,
Le poids de notre souvenir;
C'est moi, quand luit cet œil limpide,
Moi qui n'ose le soutenir!

Insensé! qui ne peux comprendre,
Tant mon cœur est déjà flétri,
Que le passé n'a rien à prendre
Au foyer sacré du mari;

Et qu'à cette heure solennelle
Où la vierge aux regards confus
Se donne entière, il n'est pour elle
Qu'un être, — et le reste n'est plus!

C'est mon orgueil qui lui refuse
Le droit sublime de l'oubli!
Le calme heureux dont je l'accuse
N'est que le devoir accompli.

Son amitié survit pareille:
La mienne a des replis obscurs!
Ces souvenirs que je réveille,
C'est moi seul qui les fais moins purs!

C'est nous seuls qui souillons leurs âmes,
Nous, vils songeurs, tristes amants,
Qui prêtons à ces nobles femmes
D'impudiques étonnements!

O candeur! augustes mystères!
Rayonnement de la vertu!

Ces vains regrets presque adultères,
Ange, me les pardonnes-tu?

La nature est votre complice,
Et vous donna la chasteté,
O vierges, pour le sacrifice;
Femmes, pour la maternité!

XXXVI.

A MA MÈRE.

Aux entraves du vers soumettant ma raison,
J'ai dit l'attrait puissant des monts et des vallées;
De mes émotions, libres ou refoulées,
J'ai noté l'harmonie et recueilli le son;

Au banquet paternel j'attablai la chanson,
Et tous ont eu leur part des strophes envolées,

Depuis la sainte aïeule aux prunelles voilées,
Jusqu'à la jeune épouse égayant ma maison!

Ma mère... — Ce nom seul décourage la Muse!
J'en souffre tous les jours, tous les jours je m'accuse,
Et je prélude encore, et pour y renoncer!

Mon cœur est tout rempli d'amour : mais, pour le dire,
Je n'ai que mon regard, je n'ai que mon sourire,
Je n'ai que mes deux bras, ma lèvre et mon baiser!

XXXVII.

MYTHOLOGIE.

A MON AMI EDMOND ABOUT.

La chambre sous les toits était petite et sombre,
Et racontait aux yeux tout un passé de maux.
On voyait près du mur, face à face, dans l'ombre,
Sous leurs rideaux à fleurs deux pauvres lits jumeaux.

Près des meubles flétris, reliques d'un autre âge,
S'étalaient au hasard, sur le marbre ou le bois,

Quelques vieux souvenirs, épaves d'un naufrage,
Cristaux jadis entiers, bouquets frais autrefois.

Deux pastels suspendus aux tentures fanées
Dans leurs cadres ternis souriaient tristement :
Jeune homme dans l'éclat de ses vertes années,
Jeune blonde poudrée au visage charmant !

On avait couché là, dans l'étroite demeure,
Deux ombres, deux vieillards, la femme et le mari,
Tous deux, le même jour et presque à la même heure,
Avaient senti la mort : tous deux avaient souri !

Rien n'avait séparé leur cœur ni leur fortune,
Durant la longue route et les soucis pesants ;

Ils avaient, dépassant la mesure commune,
Elle soixante-seize, et lui quatre-vingts ans.

Ils étaient sans amis, sans enfants, sans un être
Qui fût par leurs regards doucement caressé :
Hélas! qui vit longtemps voit beaucoup disparaître!
Les destins avaient tout repris ou dispersé.

Ils vivaient comme vit la misère cachée
D'un maigre revenu qui défend de la faim ;
Des choses d'ici-bas dès longtemps détachée.
Leur vieillesse avec joie aspirait à sa fin.

Un seul ennui troublait une amitié si tendre :
Mais ils se dérobaient leur mutuel effroi ·

Dieu désunirait-il, avant de les reprendre,
Ce couple d'amoureux qui n'ont plus que leur foi ?

Pas à pas cependant ils achevaient leur route ;
L'un sur l'autre appuyés on les voyait venir,
S'affaiblissant tous deux sous l'âge qui les voûte,
Échangeant à mi-voix quelque vieux souvenir.

Un matin, l'un fléchit sous la suprême étreinte ;
L'autre, du même coup, fut frappée à l'instant :
On les coucha tous deux. Sans surprise et sans plainte,
Ils saluaient ce jour, — heureux et le fêtant !

Leurs âmes pour partir sont déjà confondues ;
Un calme plus qu'humain sur leurs vieux fronts se lit ;

Les yeux cherchant les yeux, les mains de loin tendues;
Ils causent doucement de l'un à l'autre lit.

« Ami, te souviens-tu de ce temps, disait-elle,
Où, lisant avec toi les antiques récits,
Jalouse de t'aimer d'une amour immortelle,
J'enviais, en pleurant, Philémon et Baucis?

« O Dieu bon! disions-nous, qu'à notre heure dernière
Nous puissions l'un et l'autre échanger un regard!
Ne nous sépare point! — C'était notre prière. —
Prends-nous, jeunes ou vieux, mais unis au départ!

« Le Ciel nous fera-t-il cette grâce divine?
Un nuage s'étend sur mon regard troublé:

Est-ce déjà la mort qui glace ma poitrine?
Que sens-tu? Notre vœu va-t-il être comblé? »

« — Ce que je sens? dit-il, un sommeil, une ivresse,
Une étrange torpeur que je n'éprouvais pas.
Un poids semble monter à mon sein qu'il oppresse,
Et vers toi vainement je veux tendre mes bras! »

Pourtant ce n'était pas le tilleul ou le chêne
Dont l'écorce croissante étouffait leurs efforts ;
Ce qu'ils sentaient ainsi, c'était la fin prochaine,
C'était le froid mortel qui glissait dans leurs corps!

Leur âme seule entrait dans sa métamorphose :
Point de temple pour eux, de pèlerins ravis!

L'indigence et l'oubli pour toute apothéose,
Et la mansarde obscure, hélas! pour tout parvis!

Un silence se fit dans la chambre paisible,
D'où tout soin de la terre était déjà banni;
Calmes, et se penchant vers le monde invisible,
Tous deux se recueillaient au seuil de l'infini.

Comme le flot qui meurt sur la plage déserte
Accoutume l'oreille à son bruit familier,
On entendait sortir de leur lèvre entr'ouverte
Leur haleine, plus lente, au souffle régulier.

Une fois seulement, il s'éveillent encore;
Elle dit : « A bientôt! » il murmure : « Au revoir! »

Une vieille voisine, humble âme qui s'ignore,
Taciturne témoin, les veilla jusqu'au soir.

Dormez en paix, vieillards! plus d'un cœur vous envie,
Vous qu'un même instant couche en un double linceul!
Vous n'aurez pas connu le tourment de la vie :
Survivre à ce qu'on aime, et se retrouver seul!

XXXVIII.

LE TIROIR.

J'ai fait des vers toute ma vie,
Sans en rien dire aux étrangers :
Ils passent pour esprits légers,
Ceux qui contentent cette envie.

Des heures que je sacrifie
Les sages sont plus ménagers :

L'idéal a trop de dangers
Dans la route qu'ils ont suivie!

Ah! si j'ouvrais mon grand tiroir,
Comme on rirait de n'y rien voir
Qu'un portefeuille assez modeste,

Dont le devoir et l'amitié
Ont pris à peine la moitié:
L'amour a griffonné le reste!

XXXIX.

PROBLÈME.

J'ai vu pleurer la mère au convoi de l'enfant;
J'ai vu pleurer l'aïeule au convoi de la mère :
Le plus jeune partit le premier, en avant;
La plus vieille partit après eux, la dernière.

Le petit-fils riait avec l'octogénaire,
Elle, un pied dans la tombe, et lui, rose et vivant!

La mort, qui fait son choix, prend ceux qu'elle préfère
C'est souvent le plus jeune, et le meilleur souvent!

O mort! nous diras-tu — loi fatale ou caprice —
Pourquoi l'enfant expire au sein de sa nourrice,
Et pourquoi commencer, s'il faut sitôt finir?

Entre ces trois cercueils la raison accablée
Se demande à quoi bon la nature troublée,
Et pourquoi le passé survit à l'avenir?

XL.

LA VAGUE.

A MON AMI E. RÉAUME.

Si votre pensée aime les contrastes
Qu'ici-bas Dieu seul a réalisés;
Si vous aimez voir, unis, opposés,
Les petits tableaux et les scènes vastes:

Si vous admirez, rêveur attendri,
Le chalet perdu sur la haute cime;

Si la fleur vous touche au bord de l'abîme,
L'immense glacier près de l'humble abri :

Il est un spectacle où l'âme indécise
D'un extrême à l'autre hésite et se perd :
C'est de contempler, au bord de la mer,
Les petits enfants, quand le flot se brise!

Ils sont là debout, seuls, abandonnés;
La falaise grise à vingt pas se dresse,
Sinistre rempart, morne forteresse,
Où le corbeau fouille à cris obstinés

Devant eux, la mer, immense, infinie,
Mêle ses tons verts au sombre horizon;

Son bruit éternel confond leur raison,
Et leur voix s'en va dans cette harmonie!

En nappe de lait, le flot ondulant
Arrive à leurs pieds, s'étale et s'épanche,
Fuit sans les toucher, et l'écume blanche
Parmi les galets joue en s'écoulant.

Tout devient plaisir, tout ravit leur âge :
Le crabe égaré qui court sans dessein,
L'algue qui s'arrête au rocher voisin,
La coquille vide abordant la plage.

Ils ont oublié l'heure du repas;
Ils ne songent plus au logis rustique;

Vainement, debout, du seuil domestique,
Leur sœur les appelle : ils n'entendent pas!

Ils sont toujours là, rangés sur le sable :
Leur blouse se gonfle au souffle du vent.
Ainsi jusqu'au soir les retient souvent
Un étonnement indéfinissable!

Veules, 1861.

XLI.

SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ.

A ALPHONSE HIRSCH.

Avec le dernier son, mon extase s'achève :
Me voici retombé dans l'ombre et dans la nuit!
Accords plus éthérés qu'un rêve dans un rêve!
Esprits, sylphes, lutins, où m'aviez-vous conduit?

Feuilles, qui frémissiez au vent qui vous soulève,
Gazouillements d'oiseaux que l'archet reproduit,

Babil des fleurs, soupirs des bois gonflés de séve,
Silence des forêts, qui n'est fait que de bruit :

Tout se tait! Vainement mon oreille attentive
Veut saisir dans les airs la note fugitive :
Chants de Titania, qu'êtes-vous devenus?

O musique! univers des sons! magique empire!
Écho révélateur des mondes inconnus!
O Mendelssohn, divin traducteur de Shakspeare!

1863.

XLII.

LA RIXE.

A MON AMI E. FALLEX.

I.

Sur le pont d'un vaisseau, pour une bagatelle,
Deux matelots anglais se prirent de querelle.
On fit cercle : aussitôt ces robustes jouteurs,
Demi-nus, et pareils aux antiques lutteurs,
Sur leurs puissants jarrets brusquement s'affermissent,
Se mesurent de l'œil, s'embrassent et s'unissent,

Et tous deux, confondus, l'un à l'autre enlacés,
Ne forment plus qu'un corps, — vainqueurs ou terrassés.
D'abord ce n'est qu'un jeu, dont la troupe s'amuse :
On applaudit la force, on admire la ruse;
Mais bientôt la colère aveugle les rivaux;
L'ivresse du combat monte à leurs lourds cerveaux
Où le gin a porté la vapeur qui les trouble.
On veut les séparer : leur furie en redouble ;
C'est à qui frappera ces coups insidieux
Qui font jaillir le sang de la bouche et des yeux.
Insensés, rugissants, ils écument, se tordent,
Des ongles et des dents se saignent et se mordent :
Des lions au désert, pour un nègre abattu,
D'un plus terrible effort n'ont jamais combattu.
La lutte ainsi durait depuis quelques minutes;
Ils roulaient, se levaient, tout meurtris de leurs chutes,
Quand un coup plus habile et prévu dès longtemps
Atteignit à la tempe un des deux combattants.

On le vit aussitôt pâlir, affreux, livide,
Chercher un point d'appui pour ses bras dans le vide.
S'arrêter un instant, chanceler, se pencher,
Puis tomber de son long sur le sanglant plancher.

II.

Or c'étaient deux amis que ce couple de brutes
Qui tentaient, sur un mot, ces effroyables luttes !
Quand l'homme au lourd poignet vit tomber son ami,
Et contempla ce corps immobile et blêmi,
La raison lui revint, comme au sortir d'un rêve.
Il se dit quelques mots, sombre et d'une voix brève:
Puis, comme on l'entourait, poussant les matelots,
Il bondit vers le bord et sauta dans les flots.
Il nageait lentement à vingt pas de la poupe,
En criant : « Est-il mort? » On s'empresse, on se groupe,

Et des jurons! — « Saisis l'amarre! pousse au bord! »
Une seconde fois il leur crie : « Est-il mort? »
On détache un canot, on lâche une bouée.
« Est-il mort? » hurlait-il d'une voix enrouée.
On ne l'écoute pas; on veut pêcher ce fou!
Un mousse cependant lui cria tout à coup :
« Il est mort. — Bien! » dit-il, et, plongeant dans l'abîme,
Il alla devant Dieu retrouver sa victime.

Dieppe, 1859.

XLIII.

L'AME ABSENTE.

Qu'il est beau, l'enfant vermeil
A qui nul souci ne pèse!
Il goûte un calme sommeil,
Assis dans sa haute chaise.

Son haleine doucement
Sort de sa lèvre mi-close,

Et son visage, en dormant,
A les couleurs de la rose.

Ses petits doigts ont serré,
Dans une étreinte obstinée,
Le jouet tout lacéré
Dont il remplit sa journée.

Autour de son cou si pur
Les blonds anneaux s'arrondissent;
Il s'éveille : un clair azur
Est dans ses yeux qui grandissent.

Il a trois ans; qu'il est fort!
Quelle séve généreuse!

Tu l'admires tout d'abord,
Et tu dis : « O mère heureuse ! »

Pourtant il ne sourit pas ;
Quelque chose en lui résiste ;
En vain tu lui tends les bras.
Si jeune, et déjà si triste !

N'entend-il pas cette voix ?
A-t-il peur de l'étrangère ?
Cette froideur que tu vois,
Est-ce une ombre passagère ?

Pourquoi ce regard errant
Comme au jour qui l'a vu naître,

Qui s'arrête indifférent,
Et semble ne rien connaître?

L'étrange enfant! Tu pâlis,
Tu murmures : « Pauvre femme! »
Ces yeux ternes où tu lis,
Crains-tu d'y chercher une âme?

Oh! ne l'interroge pas
En levant les yeux sur elle,
Celle qui souffre ici-bas
Cette épreuve maternelle!

Oui, la nature a voulu
Cette implacable torture,

Et personne encor n'a lu
Aux secrets de la nature!

Le corps est là, beau, charmant,
Femmes, à vous faire envie!
Mais l'être, en se consumant,
Ne saura rien de la vie!

La matière a revêtu
Cette forme souhaitée;
Mais l'âme, où la trouves-tu?
Près de Dieu l'âme est restée.

A ce réveil sans gaîté,
Qui n'est qu'une somnolence;

A la morne gravité
De cet éternel silence,

A ces yeux irrésolus,
A la pâleur de la mère
Qui couve et ne quitte plus
Son fils, son bien, sa chimère;

A ces mortelles douleurs,
A cette attente inquiète,
Épiant avec des pleurs
Un son d'une voix muette;

A cette angoisse sans nom
Qui guette, sombre et glacée,

Une lueur de raison,
Un éclair de la pensée,

Rien qu'un regard étonné,
Rien qu'un sourire éphémère :
Oui, tu l'avais deviné.
Ne dis plus : « Heureuse mère ! »

XLIV.

PROPORTION.

A MON AMI LOUIS ULBACH.

Sur trois désirs, j'en ai deux pour l'amour.
J'en veux douter : la beauté m'y fait croire.
Sur trois regrets, j'en ai deux pour la gloire,
Qui m'invitait, et m'a fui sans retour !

Sur trois ennuis, j'en ai deux pour les autres,
Prenant leurs pleurs plutôt que leur gaîté.

Sur trois baisers, j'en garde, ô vérité,
Deux pour poser au front de tes apôtres!

Sur trois élans, j'en ai deux vers le bien :
Quand j'ai failli, mon cœur souffre et réclame,
Et ma faiblesse en Dieu cherche un soutien!
Sur trois pardons, j'en ai deux pour la femme!

Sur trois projets, j'en livre deux au sort :
Qu'il en décide, et soit béni d'avance!
Plus haut que moi j'ai mis mon espérance!
Sur trois pensers, j'en ai deux pour la mort.

XLV.

L'ADIEU.

N'oubliez pas que je vous aime!
Le vaisseau se balance au port:
Les flots changeants sont un emblème:
Loin de l'ami, le cœur s'endort!

Vous pleurez; votre regard même
Du mien s'arrache avec effort;

J'ai peur, et vous me donnez tort :
N'oubliez pas que je vous aime!

Hélas! je me croyais plus fort!
Vous partez : je sanglote au bord !
Il est si court, notre poëme !

Vous attendre, voilà mon sort :
Si l'on vous dit que je suis mort,
N'oubliez pas que je vous aime !

XLVI.

LE COMMENCEMENT ET LA FIN.

A RENÉ R.

Enfant, à votre première heure,
On vous sourit, et vous pleurez.
Puissiez-vous, quand vous partirez,
Sourire, alors que l'on vous pleure !

XLVII.

LA CONDITION.

« Homme, te voilà né : ce globe est ta maison.
Je t'ai doué d'amour, de force et de raison.
Des divins attributs obscur dépositaire,
Sous ce triple levier tu remueras la terre,
Et le monde étonné verra, t'obéissant,
Les miracles que fait un atome pensant.
La matière est à toi : taille, pétris, transforme ;

Sonde les flots profonds, perce la roche énorme;
Où tu voudras passer trace-toi des chemins;
Demande l'impossible au travail de tes mains:
Infiniment petit dans l'immense nature,
Fais même à son auteur louer la créature.

« Regarde: ai-je assez bien décoré ton séjour?
Trouves-tu pour tes yeux assez brillant le jour?
Assez calme la nuit pour ton sommeil éclose?
Assez touffu le chêne? assez belle la rose?
Assez limpide et pure, au flanc de son rocher,
La source où chaque jour ta soif va s'étancher?
J'ai dessiné pour toi les plus grands paysages,
Entassé les sommets, découpé les rivages,
Varié ton jardin des couleurs que tu vois,
Bleui l'onde, assombri la profondeur des bois,
Épaissi les gazons aux pentes des vallées,
Mûri le froment d'or dans les plaines brûlées,

Au bord des étangs verts assoupli les roseaux,
Et dans l'arbre qui chante enseigné les oiseaux.

« Pour toi, libre et puissant, règne sur ton domaine;
Demande ses secrets à chaque phénomène;
Crée après moi; grandis, docile à mon dessein;
Donne un corps aux désirs que j'ai mis dans ton sein;
Poursuis obstinément toute œuvre commencée
Parle, et que ta parole épuise la pensée;
Du bloc de marbre brut fais jaillir la beauté,
Et d'erreurs en erreurs marche à la vérité.
Si ton ambition se promet davantage,
Du sol qui t'appartient fais, défais le partage.
Je t'ai donné le fer, et tu pourras t'armer;
Je t'ai donné la femme, et tu pourras aimer:
De vos embrassements, ineffable mystère,
Naîtra l'enfant, — l'enfant, mon chef-d'œuvre sur terre! —

Et cet être nouveau qui t'aura dû le jour
Prendra ce que ton cœur peut contenir d'amour ! »

Et l'homme dit : « Seigneur, je bénis ma naissance,
Et ma voix chante un hymne à la reconnaissance !
Quel arrogant désir eût jamais convoité
Le présent sans égal que me fait ta bonté ?
Des trésors les plus chers ta grâce a comblé l'homme !
Mais pour tant de bienfaits, dont seul tu sais la somme,
Pour prix de ces faveurs, ô Dieu puissant et fort,
Que te réserves-tu ? »

Dieu répondit : « La mort ! »

XLVIII.

PAX.

A MON AMI A. CHATELAIN.

Sur votre maison vous l'avez inscrit,
Ce beau nom de paix, dans un jour d'envie!
La paix, vous l'aviez en vain poursuivie,
Sans la rencontrer de corps ni d'esprit!

Aimable songeur, quel mal vous aigrit?
A goûter enfin l'attrait de la vie,

Le mot rayonnant là-haut vous convie!
Vous vous attristez; le fronton sourit!

Vous qui coudoyez les grandeurs du monde,
Vous pouviez douter que la paix profonde
Sous un toit mortel daignât se loger :

Et pourtant, ingrat, vous l'avez trouvée,
Plus charmante encor qu'on ne l'eût rêvée;
Et vous êtes trois pour la partager!

XLIX.

HISTOIRE D'UNE AME.

A MON AMI E. CARO.

Dans la foule, secrètement,
Dieu parfois prend une âme neuve,
Qu'il veut amener lentement
Jusqu'à lui, d'épreuve en épreuve.

Il la choisit pour sa bonté
Et lui donne encore en partage

La tendresse avec la fierté,
Pour qu'elle saigne davantage.

Il la fait pauvre, sans soutien,
Dans les rangs obscurs retenue,
Cherchant le vrai, voulant le bien,
Pure toujours, — et méconnue.

Il fait plier sous les douleurs
Le faible corps qui l'emprisonne;
Il la nourrit avec des pleurs
Que nulle autre âme ne soupçonne;

Il lui suscite chaque jour,
Pour l'éprouver, une autre peine :

Il la fait souffrir par l'amour,
Par l'injustice et par la haine;

Jamais sa rigueur ne s'endort:
L'âme attend la paix? il la trouble,
Elle lutte? il frappe plus fort:
Elle se résigne? il redouble.

Il la blesse d'un coup certain
Dans chacun des êtres qu'elle aime,
Et fait de son cruel destin
Un mélancolique problème!

A la rude loi du travail
Il la condamne, ainsi frappée;

Il la durcit comme un émail,
Il la trempe comme une épée.

Juge inflexible, il veut savoir
Si, jusqu'au bout, malgré l'orage,
Elle accomplira son devoir,
Sans démentir ce long courage.

Et s'il la voit, au dernier jour,
Sans que sa fermeté réclame,
Il lui sourit avec amour :
C'est ainsi que Dieu forge une âme!

L.

MÉDAILLONS.

Je confie à ces vers une part de moi-même,
Afin de la laisser, quelque jour, à qui m'aime.
O lecteur curieux des longs enchantements,
Qui veux des passions, des cris et des tourments,
D'un poëme nouveau la savante imposture,
Ou le concert des voix de toute la nature :
Referme ce volume, où la joie et les pleurs

Prennent, pour se montrer, de discrètes couleurs.
La muse du foyer, que je garde sans tache,
Y lève à peine un coin du voile qui la cache.
Jouet capricieux d'un démon familier,
Je suis peintre à mon heure, et n'ai point d'atelier.
Ne me demande pas de ces toiles vantées,
Aux combats de l'enchère à prix d'or disputées!
Il est des médaillons, il est d'humbles portraits
Qui disent nos bonheurs, nos deuils et nos regrets:
Aux êtres qu'on aimait consacrant cet hommage,
Un pinceau délicat y fixa leur image,
Douce et vague peinture, aux teintes sans vigueur,
Qu'un mince ruban noir retient tout près du cœur,
Pour l'œil indifférent pâle ébauche sans charmes,
Mais qu'on regarde seul, et qui tire des larmes!

LI.

LE LÉVITE.

I.

J'étais bien jeune et bien petit,
Un soir d'hiver, quand il partit
Pour le voyage qu'on ignore;
Rien ne parlait à ma raison;
Mais les sanglots de la maison,
Hélas! je les entends encore!

J'entends ces plaintes et ces voix
Murmurer dans l'ombre, à la fois,
Une prière déjà vaine!
J'entends encor ces mots jetés:
« Tout est fini! sortez! sortez!
Pauvres enfants, qu'on les emmène! »

Je vois encor sur le tapis
Son frère et ses fils accroupis,
Priant tout bas, selon l'usage;
Je vois leur front, je vois leurs yeux
Noyés de pleurs silencieux
Qui découlaient sur leur visage.

Un inconnu me prit la main:
On m'éloigna. Le lendemain,
Je n'osais jouer ni rien dire;

Mais je songeais au vieil ami,
A ce bon aïeul endormi,
Si triste, malgré son sourire!

Et je revins après deux jours :
Qu'ils sont pénibles, ces retours!
L'enfant même les appréhende.
La chambre où je l'avais quitté,
D'une étrange sonorité,
Me parut plus sombre et plus grande!

J'avais peur même de mes pas;
On parlait et je parlais bas,
Des mains se pressaient en silence :
On craint, en troublant dans la mort
Les rêves de celui qui dort,
D'effaroucher une espérance!

Je regardais la foule en deuil.
Je vis descendre le cercueil
Qui gémissait à chaque marche ;
Et je compris confusément
Qu'une famille en ce moment
Avait perdu son patriarche!

II.

Depuis, les ans n'ont pu bannir
Ce cher et lointain souvenir,
Qui tressaille et se renouvelle
Chaque fois que mon œil distrait
Rencontre là-haut ce portrait,
Où vit son image fidèle.

Voilà ses traits nobles et doux,
Et ce regard fixé sur nous,
Interrogeant notre pensée,
Pour nous dire : « Gardez-vous bien,
Avec le Dieu qui fut le mien,
La foi que je vous ai laissée ? »

Voilà la toque du vieux temps,
Avec la robe aux plis flottants,
Que retenait une ceinture :
C'est un pontife, c'est un roi !
Un reflet de la sainte loi
Illumine cette peinture !

Tel au temple il m'apparaissait,
Quand sous le dais il se dressait,
Interprète de la prière,

Puissant, radieux, inspiré,
Et d'un chœur d'enfants entouré,
Dominant l'assemblée entière!

Puis il chantait : oh! quels accents!
Quels transports nouveaux et puissants,
Du cri sublime au doux murmure!
Jamais, pour s'élever à Dieu,
La voix humaine, du saint lieu,
Ne monta plus grave et plus pure!

Il chantait! l'âme s'abreuvait
De ces beaux airs qu'il écrivait
Avec son cœur et son génie!
Il faisait descendre à l'autel
L'écho d'un concert immortel,
Parmi la sourde litanie!

Et je l'admirais en rêvant;
J'aspirais à lui, frêle enfant
En qui germait le grave adulte:
Et, plus humble qu'Éliacin,
Je touchais son voile de lin:
Sa prière était tout mon culte!

III.

Le monde ne t'a pas connu,
Barde obscur, artiste ingénu
Qui vivais pour le sanctuaire!
Le temple a gardé son trésor:
Le temple a mis la harpe d'or
Sur ton pauvre drap mortuaire!

Pourtant ton cœur avait lutté :
La gloire même avait tenté
Ton aventureuse jeunesse !
Ces chants pouvaient vibrer ailleurs,
Cette voix tirer d'autres pleurs
Et provoquer une autre ivresse !

On t'avait dit : « Viens parmi nous !
Le génie appartient à tous !
Au théâtre, à l'autel, — qu'importe ! —
L'art est sacré, l'art est divin !
Étouffe en toi le vieux levain ;
Prends ces couronnes qu'on t'apporte ! »

Dieu triompha. Simple et joyeux,
Au foyer béni des aïeux
Tu vins t'asseoir, humble lévite !

Fidèle au devoir accompli,
Ton génie accepta l'oubli;
Mais la mort vint encor plus vite.

Tu priais : Dieu vivait en toi ;
Chaque jour, à l'antique foi
Tu donnais tes chants et ton âme !
Tu pâlissais d'un mal mortel :
Comme un flambeau près de l'autel,
Se consumait la sainte flamme!

Ce mal, dont on meurt en l'aimant,
Ce cher et glorieux tourment,
C'est l'amour divin, c'est l'extase

Qui transporte et ravit le cœur.
C'est l'irrésistible liqueur
Qui fermente et qui rompt le vase !

Un chant suprême t'a brisé :
Le chant du coupable accusé,
Qui pleure sous le blanc cilice.
C'était le jour du Grand Pardon :
Gloire, orgueil, — sublime abandon ! —
Tu livras tout en sacrifice !

Sois béni ! c'est un noble sort
De servir Dieu jusqu'à la mort,
Lui devant tout, de tout lui rendre !
Des grands cœurs c'est le rêve ardent :
J'étais trop jeune en te perdant,
Et trop petit pour le comprendre !

1858.

LII.

LA MONTAGNE.

J'ai gravi lentement les pentes de la vie,
Trouvant la route longue et marchant pas à pas.
Mon âme, sans aller ni très-haut ni très-bas,
Vécut à ses devoirs mollement asservie.

J'ai négligé des biens qui ne me trompaient pas,
Et recherché des maux qui flattaient mon envie ;

Épris de la beauté, que l'amour purifie,
J'ai connu les regrets, les larmes, les combats!

Je suis sur le sommet : je n'ai plus qu'à descendre.
J'aperçois sous mes yeux le versant qu'il faut prendre
Stérile et dévasté comme l'âpre saison!

Les brumes de la nuit enveloppent la route,
Et je n'ai, pour guider mon pied qui cherche et doute,
Qu'une blanche lueur au bout de l'horizon!

LIII.

L'HERBIER.

A MON AMI GUSTAVE NADAUD.

Ma jeunesse est enterrée :
Elle est là, dans ce bouquin,
Sous une tranche dorée,
Sous un dos de maroquin.

Quand je suis las de relire
Mes auteurs, jeunes ou vieux,

Qui n'ont plus rien à me dire,
Et me laissent soucieux;

Quand le meilleur, le plus tendre,
Le plus grave ou le plus gai
Ne sait plus se faire entendre
A mon cerveau fatigué :

Quand ma main passe indolente
Sur les rayons familiers,
Comme la main nonchalante
Des paresseux écoliers :

Je vais prendre, en sa retraite,
Loin des yeux, et saintement,
L'œuvre inédite et secrète,
Le vrai livre où rien ne ment!

L'exemplaire en est unique.
Et tout entier de ma main;
Jamais lecteur ironique
N'en souilla le parchemin;

Sur ces pages embaumées
Que je tourne avec lenteur,
Point de lignes imprimées,
Rien qui trahisse un auteur!

Sous le fermoir qui les presse,
Point de prose ni de vers;
Mais combien tout m'intéresse
Dans leurs feuillets entr'ouverts!

Ainsi qu'en un cimetière
On dépose tous ses morts,

Ici de mon âme entière
J'ai mis les jeunes trésors!

Vingt objets ont leur langage:
Mon cœur même a tout tracé;
Il trouve entre chaque page
Un souvenir du passé!

Chères fleurs, que je vous aime,
Vous qui parfumez toujours
La chanson ou le poëme
De mes naïves amours!

Liserons ou graminées,
Restes sans forme et sans nom :
Jasmins, pervenches fanées,
Que je reconnais ou non!

Pauvre herbier de mon enfance,
Ce soir, mouillé de mes pleurs;
Doux rêves d'adolescence,
Que je datais par des fleurs,

Faites encore apparaître
A mon regard ébloui
Les jours les plus beaux peut-être
De ce temps évanoui!

Et la grimpante charmille,
Où j'ébauchais tant de vers;
Et les fêtes de famille,
Sur le penchant des prés verts;

Et tant de courses ardentes
Sur ces rives que j'aimais;

D'escalades imprudentes
Pour un lis des hauts sommets :

Et tant de rêves sans causes,
De désirs et de regrets ;
Tant d'œillets et tant de roses,
Confidents de mes secrets !

C'est l'âge où l'été commente
Les poëtes de l'amour ;
Où, simple encor, l'âme aimante
Brûle d'y lire à son tour ;

C'est l'âge où l'hiver fait naître,
Dans ses nuits sans avenir,
Vingt romans qu'un bal peut-être
Voit commencer et finir.

C'est l'âge où le cœur se livre,
Où les fleurs sont des aveux
Qu'on va cacher dans un livre,
Avec lettres et cheveux !

J'ai vu cette feuille morte,
Que noue un ruban soyeux,
Dans la valse qui l'emporte
S'échapper d'un front joyeux.

Ce bouquet qui se dénonce,
Flétri, mais toujours charmant,
C'est la première réponse
Aux premiers vers de l'amant.

Les voici, touffe incolore,
Les brins de myosotis

Que tu me donnas encore
Le soir même où tu partis.

Peut-être, pâle exilée,
Seule, inclinée à demi
Près du feu, l'âme envolée,
Tu revois ton vieil ami;

Et moi, sur la page humide,
Contre ce livre accoudé,
Je pense au bonheur timide
Que tu m'avais accordé;

Et je songe à notre peine,
A ces lointains jours perdus
Où, sans la parole humaine,
Nos cœurs s'étaient confondus;

Et je songe au temps qui passe,
Qui passe et fuit sans retour,
Et dissipe dans l'espace
Notre chimérique amour!

Ce bouquet, — la soie est noire
Autour du frêle rameau :
Sois fidèle, ô ma mémoire! —
Ce sont des fleurs de tombeau !

Un jour, au flanc des montagnes,
Nous allions à travers bois,
Vieux parents, jeunes compagnes:
Elle en était : je la vois!

L'amour pur a ses aumônes:
Elle cueillait en chemin

Quelques blanches anémones
Qui s'effeuillaient sous sa main;

Le vent, passant sur les routes,
Prenait dans ses tourbillons
Les fleurs qui s'envolaient toutes,
Comme autant de papillons.

« C'est pour vous, ami fidèle! »
Dit-elle avec un souris;
Et moi, courant autour d'elle,
J'en recueillais les débris!

Ils sont là : mon doigt les touche!
Tiges, pétales, pistils!
Mais ces yeux, mais cette bouche,
Mais ce sourire, où sont-ils?

Dormez, confondus ensemble,
Dormez, de moi seul connus,
Vous que mon culte rassemble,
O souvenirs ingénus!

Lisons! tournons les années!
Au fond du cœur qui n'a pas
De ces vieilles fleurs fanées,
De ces noms qu'on dit tout bas?

C'est ton histoire, jeunesse!
Chacun l'écrit à son tour.
A l'amour il faut qu'on naisse!
Il faut qu'on meure à l'amour!

LIV.

PRIÈRE DU SOIR.

Je veux prier : l'heure est propice.
Déjà le voile de la nuit
De l'horizon remonte et glisse
Sur la ville où meurt chaque bruit.
Je veux reporter ma pensée
Vers l'image trop effacée
D'un Dieu qui n'a point de rigueur,
Et rallumer par la prière

Quelques rayons d'une lumière
Qui s'éteint presque dans mon cœur!

Mon âme, prends ton vol, entr'ouvre tes deux ailes!
Tout semble t'inviter : le temps, l'heure et le lieu.
Soulage les ennuis qu'en secret tu recèles :
Les hommes ont le jour, le soir est fait pour Dieu.

Au temps lointain de ma jeunesse,
Je me souviens d'un soir pareil :
Sur le front d'une enchanteresse
Ainsi se jouait le soleil.
Je vois encore à la fenêtre
Les pâles rayons disparaître,
Noyés dans la brume de feu ;
Et, fêtant d'un dernier message

Son fier et perfide visage,
Changer en or chaque cheveu.

Nous nous aimions alors, et la nature entière
Accordait un sourire à nos rêves d'un jour.
J'avais divinisé les dons de la matière,
Et demandé la joie aux mensonges d'amour!

Mais pourquoi ce retour profane
Qui me distrait et me poursuit?
Chassons tout ce passé qui plane
Comme un fantôme dans la nuit!
Le regret ne peut plus m'atteindre;
Je veux oublier, sans me plaindre,
La servitude où je rampais :
Prions! qu'un élan salutaire

Loin des faiblesses de la terre
M'emporte et me donne la paix !

J'en ai besoin : Dieu seul la rend ou la retire.
Pour l'obtenir de lui, je gravirai les cieux ;
Je trouverai des mots que je ne sais plus dire,
Et le calme sommeil descendra sur mes yeux.

Prions ! — mais la paix dans mon âme
Pourra-t-elle rentrer jamais,
Quand la douleur crie et réclame
Au nom des êtres que j'aimais ?
Comme en ces pays où la foule,
Parmi les tombeaux qu'elle foule,
Passe et se promène en riant,
Ainsi mon cœur, qui garde ensemble

Ses morts et ses vivants, ressemble
Aux cimetières d'Orient.

Je les revois toujours, ces doux et chers visages,
Dont j'ai cru la présence éternelle ici-bas!
Nous leur devons, hélas! plus graves et moins sages,
Des heures de gaîté qui ne reviendront pas!

L'ambition a pris la place
De ce calme et riant loisir;
Ma faiblesse lutte et se lasse
Sur des biens qu'elle veut saisir.
Que d'obstacles dans cette route!
Que d'instants où la vertu doute,
Où la main tremble, où le cœur bat!
Que de rivaux, quelle mêlée,

Où mon espérance ébranlée
Est prête à quitter le combat!

Ah! la vie est pénible, et l'issue incertaine!
Que de maux à guérir en nous et dans autrui!
Mais je m'égare encore, et mon rêve m'entraîne,
Et ton nom, Dieu clément, de mes lèvres a fui.

Prions! — mais où sont les paroles
Qui berçaient ma simplicité?
Que voulez-vous, soucis frivoles,
Sous qui cède ma volonté?
Je glisse d'idée en idée :
Chacune à ma vue obsédée
Offre un importun souvenir,
Et fait passer sa vaine image

Devant le Dieu que mon hommage
Voulait adorer et bénir.

Légers spectres d'amour, souvenirs de jeunesse,
Projets ambitieux qui troublez ma raison,
Regrets, doutes, cessez d'accabler ma faiblesse !
Ah! que l'âme a de peine à quitter sa prison!

Pardonne, ô Dieu, si ma prière
S'attarde en aspirant vers toi!
Je veux briser toute barrière,
Mais mon effort trahit ma foi.
Au moment même où je t'implore,
Une autre image vient encore
Obscurcir la tienne à mes yeux:
Et mon infirmité passée

Enchaîne ici-bas ma pensée,
Quand je crois atteindre les cieux.

1864

LV.

BERCEUSE.

A ARMAND L. A.

O cher enfant que l'on caresse,
Tu n'es plus seul : tu le sauras !
Lorsque ta mère entre ses bras
Mollement te berce et te presse ;
Quand, las de sourire avec nous,
Tu vas chercher sur ses genoux
Les songes d'un sommeil paisible,

Ne sens-tu pas, dans l'ombre encor,
A ton côté, mais invisible,
Un frêle compagnon qui dort?

Ne sens-tu pas, secousse étrange,
Ainsi qu'en un monde voisin,
Tout près de toi, contre ce sein,
Tressaillir, frère ou sœur, un ange?
Poëme secret et vivant,
Où tu lis, sans doute, en rêvant,
Mais que les mots ne sauraient rendre!
Dis-moi quel est cet entretien
Que vos âmes peuvent reprendre,
Durant ton sommeil et le sien!

Au même sein qui vous rassemble,
O petits êtres endormis,

J'admire que Dieu vous ait mis
Si près et si loin tout ensemble !
Riant et sublime aparté,
Mystérieuse parenté,
Qu'un rien sépare et qui vous lie,
L'un au grand jour, l'autre à l'écart ;
Mais ce rien même, c'est la vie :
Un souffle, un murmure, un regard !

1853.

LVI.

LA VEILLÉE DU MÉDECIN.

A MON PÈRE.

I.

Quand le corps souffre, on te réclame :
Ton sourire est le bienvenu,
Et fait passer, en touchant l'âme,
Jusqu'aux sources du mal un fluide inconnu !

C'est par toi que l'infirme espère,
Que le vieillard croit rajeunir;
J'ai vu tressaillir plus d'un père,
Épiant la minute où tu devais venir.

On guette avec impatience
Ton pas qui s'arrête au palier;
Le doute reprend confiance,
Dès qu'apparaît au seuil ton regard familier.

Chacun s'empresse : on te demande
Un geste, un signe, un mot d'espoir;
On t'écoute, et ta voix commande;
Parti, l'heure est comptée où l'on doit te revoir.

Et tu guéris souvent ! Courage,
Providence de la douleur !

Poursuis ton rôle et ton ouvrage :
Arrache obstinément quelque proie au malheur !

Suspends la torture sans trêve,
Allége le poids étouffant,
Verse au sang appauvri la séve,
Fais refleurir la vierge, épanouir l'enfant !

Mais, quand la nature résiste,
Bravant ton savoir obscurci,
Quand la mort triomphe, — heure triste ! —
Quel tableau trouble alors ton cœur mal endurci !

Tu les connais, ces pleurs sans nombre;
Tu les fuis toujours, homme fort,
Ces longs sanglots dans la nuit sombre,
Ces premiers cris d'effroi que fait pousser la mort.

Car ce n'est pas toi qui consoles :
Que peut ta voix ou ton regard ?
Il faut alors d'autres paroles,
Qu'on ne demande pas à ce vaincu qui part !

II.

On dit que vous êtes terribles,
O médecins, dans votre foi ;
Et que vos âmes insensibles
Dans l'être qui s'éteint n'observent qu'une loi :

Que vous voyez ces faces blêmes
D'un œil sec, que rien ne ternit ;
Que vous écartez les problèmes
Dont le tourment commence à l'heure où tout finit.

Que vous ne voulez point connaître
L'espoir qu'on murmure tout bas,
Et que, pour vous, tout cesse d'être
Où la courte science hésite et n'atteint pas;

Qu'à voir tant de lèvres glacées,
Tant de mains qu'un instant roidit,
Tant de paupières abaissées,
Tant de sang qui se fige et qui se refroidit,

Vous ne croyez qu'à la matière,
Au corps qui souffre et se débat;
Que pour vous la machine entière
N'est que muscles, ressorts, nerfs, cerveau, cœur qui bat;

Que la vie est un phénomène
Dont la mort signale la fin,

Et que la destinée humaine
S'arrête pour jamais sur le seuil du divin!

Et toi, dont le front que j'embrasse
Conserve un nuage d'ennui,
Dont les tempes gardent la trace
Du lourd souci qui naît de la douleur d'autrui;

Quand tu méditais sans rien dire,
Quand tous ces regards déchirants
Dans ton âme tentaient de lire,
Quand ton front se penchait sur le lit des mourants;

Quand, mesurant ton impuissance
Devant un mal sans guérison,
Tu suivais cette décroissance
Dont le terme fatal échappe à la raison;

Quand, après des nuits d'insomnie,
Contre la mort ayant lutté,
Tu regardais une agonie :
Et toi, mon père, et toi, réponds, as-tu douté ?

III.

Ah ! je le sais, ce siècle doute !
Plus l'humanité va créant,
Plus les sages que l'on écoute
Enivrent la raison de l'orgueil du néant.

En vain l'espérance est avide :
A l'horizon plus rien ne luit !
L'âme est un mot sonore et vide !
Ce rayon de lumière appartient à la nuit.

Oui, l'on voudrait absorber l'être
Dans l'universel mouvement;
Faire rentrer et disparaître
Dans l'immense unité, l'homme, obscur élément;

Comme ces feuilles qui s'amassent
Aux feuilles vont se réunir,
Des générations qui passent
On forme un vil fumier où germe l'avenir;

On limite ici la durée
Où l'âme libre aspire au bien;
Et, quand elle en est altérée,
Au moment d'y goûter, on lui dit: « Tu n'es rien! »

Songeurs, songeurs, prenez bien garde!
Pour vous consoler, vous avez

Ce peu de gloire qui retarde
Le néant déguisé que vous nous réservez !

Que vous font les sphères lointaines
Où nos vœux s'égarent d'en bas ?
Vous bercez vos âmes hautaines
D'une immortalité que les humbles n'ont pas.

Vous oubliez la foule obscure
Qui ne peut sentir ni vouloir,
Dans votre écrasante nature,
L'amère volupté de mourir sans espoir !

IV.

O mort, je garde l'espérance !
O mon père, sois avec moi !

Un soir, près d'un lit de souffrance,
Nous avons tous les deux pleuré, — rappelle-toi! —

Nuit lugubre! froide veillée!
Tu marchais d'un pas grave et lent;
Je pressais la vitre mouillée,
Afin d'y rafraîchir un peu mon front brûlant.

Tu songeais à ce corps débile,
Méconnaissable à tous les yeux,
A l'ami gisant immobile,
Le regard déjà terne et tourné vers les cieux;

Déjà tu voyais se dissoudre
Chaque élément mal retenu;
La poudre aspirer à la poudre,
Dans le dédale obscur d'un travail inconnu.

Mais, moi, je pensais à cette âme
Douce et bonne, et qui nous laissait;
J'écoutais la voix qui réclame
Contre l'horrible adieu que mon cœur repoussait;

En un moment tous les systèmes,
Tous les dogmes s'offraient à moi;
J'allais, posant tous les dilemmes,
Du croyant sans lumière au sceptique sans foi;

Puis, je m'assis au chevet sombre;
Et, quand vint l'instant redouté
Où l'être cher mourait dans l'ombre,
Je regardai sa face : et je n'ai plus douté.

1864.

LVII.

A UN ENFANT.

Enfant, tu grandis : que ton cœur soit fort!
Lutte pour le bien : la défaite est sainte.
Si tu dois souffrir, accorde à ton sort
Un regret parfois, — jamais une plainte.

Écris, parle, agis, sans peur du danger.
L'univers est grand : que ton œil y plonge!

Tu pourras faillir, même propager
Une erreur parfois, — jamais un mensonge.

Si tu vois plus tard d'indignes rivaux
Toucher avant toi le but de ta vie,
Trahis seulement, sûr que tu les vaux,
Du dépit parfois, — jamais de l'envie.

Tu voudras aimer : l'amour prend pour lui
Nos meilleurs élans contre un long mécompte!
Du moins, qu'il te laisse, après qu'il a fui,
Ses larmes parfois, — mais jamais sa honte!

Le mal ici-bas trône audacieux :
D'un amer dégoût si ton âme est pleine,
Nourris dans ton sein, montre dans tes yeux
Du mépris parfois, — jamais de la haine.

Et si dans ce monde, étroite prison,
Un trouble apparent met l'âme en déroute,
Que l'œuvre de Dieu laisse à ta raison
Un souci parfois, — mais jamais un doute!

LVIII.

LA CURIEUSE.

Tu veux savoir si ce livre,
Fils des loisirs nonchalants,
Doit rajeunir et revivre
Dans mille ans?

Folle! un Pétrarque, un Virgile
A ces réveils éclatants:
Je dormirai bien tranquille
Dans cent ans.

Combien le siècle en dévore,
De ces rimeurs haletants!
Lira-t-on mes vers encore
Dans vingt ans?

Ton regard me questionne,
Et tu crains les médisants :
Va, ne les crains plus, mignonne,
Dans dix ans!

L'oubli vient; l'heure est prochaine :
Les vers s'en vont cheminant
Aux parapets de la Seine
Dans un an!

FIN

TABLE.

		Pages.
	Au Lecteur.	
I.	Le Dernier Doute.	1
II.	Au souvenir de Jules Lovy.	3
III.	Ascension..	7
IV.	La Morte vivante (à D. L. Gilbert).	13
V.	La Chose ailée (à Gustave Vapereau).	16
VI.	L'Aveugle..	23
VII.	La Nature.	31
VIII.	Discrétion.	33
IX.	Aveu..	36

Pages.

X. Alma Mater. 38
XI. Vacances (à Laurent-Pichat). 44
XII. Coup d'aile. 53
XIII. Le Rosier. 55
XIV. Exigence. 59
XV. Naïveté. 61
XVI. Déménagement. 63
XVII. Le Soufflet. 68
XVIII. Tableau (à mon frère). 73
XIX. A J... 75
XX. Les Heures. 77
XXI. Logos. 79
XXII. Le Berceau. 84
XXIII. La Sœur grise. 86
XXIV. La Lettre. 92
XXV. La Plaie (à G. Hirsch). 94
XXVI. Solitude. 96
XXVII. La Roche qui tombe. 99
XXVIII. Les Trois Peuples (à E. Kramer) 105
XXIX. La Visite. 107
XXX. Interrogatoire. 113
XXXI. Le Verset. 115

Pages.

XXXII. Le Départ. 120
XXXIII. Le Portrait. 122
XXXIV. Le Modèle. 125
XXXV. Immaculée. 135
XXXVI. A ma Mère. 143
XXXVII. Mythologie (à Edmond About). 145
XXXVIII. Le Tiroir. 153
XXXIX. Problème. 155
XL. La Vague (à E. Réaume). 157
XLI. Songe d'une nuit d'été (à A. Hirsch). 161
XLII. La Rixe (à E. Fallex). 163
XLIII. L'Ame absente. 167
XLIV. Proportion (à Louis Ulbach). 174
XLV. L'Adieu. 176
XLVI. Le Commencement et la Fin. 178
XLVII. La Condition 179
XLVIII. Pax (à A. Chatelain). 183
XLIX. Histoire d'une âme (à E. Caro). 185
L. Médaillons. 189
LI. Le Lévite. 191
LII. La Montagne. 201
LIII. L'Herbier (à Gustave Nadaud). 203

Pages.

LIV. Prière du soir. 214

LV. Berceuse (à Armand L. A.). 222

LVI. La Veillée du médecin (à mon père). 225

LVII. A un Enfant. 236

LVIII. La Curieuse. 239

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [159]

Mlle Keil 24 rue Baudin

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

P.E.B.
6 JUIN 1991
MORISSET

20 JUIN 1991

a39003 002341906b

CE PQ 2347
.M2P3 1871
COO MANUEL, EUGE PAGES INTIME
ACC# 1225008